



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

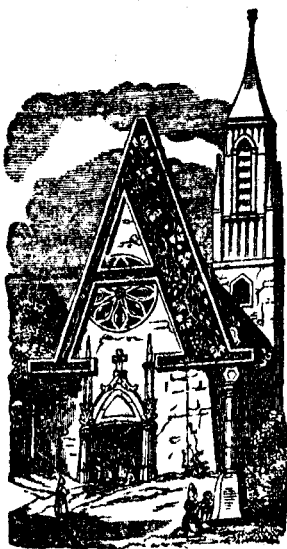
OCTOBRE 1849.

[10^{me} LIVRAISON

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE III.



USSITOT que le gouvernement de la France eut changé de forme, son chef changea aussi d'habitudes. Une étiquette sévère et minutieuse fut introduite dans l'intérieur du palais. Le tutoiement de quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes blessait déjà Napoléon consul ; cette marque de familiarité ne leur fut plus permise par Napoléon empereur, qui voulut qu'on ne vît plus que le souverain dans sa personne. Aux sévères réflexions des hommes succédèrent les flatteries empoison-

nées jaloux de sa gloire, succédèrent les flatteries empoisonnées de l'ancienne aristocratie, qui fit tous ses efforts pour renouveler les scènes des *petits appartements de Versailles*. Le salon de service était devenu l'*Oeil-de-Bœuf* de ces messieurs ; point de couloirs, d'escaliers dérobés, d'anti-chambres où on ne les rencontrât. L'un voulait être écuyer, l'autre chambellan ; celui-ci demandait pour sa femme une place auprès d'une des princesses, sœurs de l'empereur ; celui-là réclamait pour son fils l'honneur d'entrer dans les pages qu'on s'occupait d'organiser. Il devenait très-difficile et surtout très-délicat de faire un choix. Quoi qu'il en soit, en ouvrant l'*Almanach Impérial* de 1804, on aurait cru tenir l'ancien annuaire de la cour de Versailles. Napoléon en fit en remarquant la remarque à Joséphine, qui en parut enchantée. L'empereur avait voulu que le personnel de sa maison fût formé

et au grand complet pour le jour de son sacre. Il avait réussi au delà même de ses espérances.

L'annonce de cette grande solennité fut accueillie partout avec joie, principalement par la classe commerçante de Paris. L'affluence des étrangers ramenait le luxe et occupait un grand nombre d'artistes et d'ouvriers, qui, depuis longues années, n'avaient guère trouvé à exercer leur talent et leur industrie. Ces intérêts positifs firent dans la capitale plus de partisans à l'empereur que l'opinion et la réflexion. On se pressait en foule pour aller admirer chez Biennais, chez Odier et chez Foncier, les joyaux qui devaient servir au sacre : le sceptre, la main de justice, et cette couronne surtout, dont la forme légère et les feuilles d'or rappelaient moins l'antique bandeau des rois de France que celui des Césars. Le dépôt de ces riches objets fut fait, la veille de la cérémonie, à l'archevêché. Déjà Napoléon avait envoyé à l'église métropolitaine un grand nombre d'aubes brodées en or et garnies de dentelles, des nappes magnifiques, des vases sacrés, des chandeliers et des ornements sacerdotaux en vermeil et d'un travail exquis ; ce qui rappelait un peu la coutume des rois de la première et de la seconde race, qui envoyaient d'avance, aux évêques chez lesquels ils voulaient manger et s'esbattre, leur linge et une partie de leur vaisselle plate, avec cette différence que ceux-ci remportaient le tout après leurs joyeux festins, tandis que Napoléon donna et laissa tout.

Le pape étant attendu à Fontainebleau le 20 novembre, Napoléon partit le 19 pour aller l'y recevoir. C'était le premier voyage qu'il faisait à cette résidence royale, restaurée et remeublée entièrement par ses soins. Il alla à la rencontre du saint-père sur la route de Nemours, et cette fois, pour éviter tout cérémonial, il prit le prétexte d'une partie de chasse. La nouvelle venerie avec ses équipages était dans la forêt, Napoléon arriva à cheval et en habit de chasse avec sa suite. A la demi-lune située au sommet de la côte, il joignit Sa

Sainteté, qui fit arrêter sa voiture et voulut descendre ; mais comme il y avait beaucoup de boue sur la chaussée, elle hésita un moment, ayant des nœuds de satin blanc brodés d'or. Il fallut pourtant bien s'y décider, Napoléon ayant déjà mis pied à terre. Les deux souverains s'embrassèrent, et la voiture de l'empereur fut avancée de quelques pas. Des valets de pied étaient apostés pour tenir les deux portières ouvertes. Au moment d'y monter, l'empereur prit celle de droite, un des écuyers indiqua au pape celle de gauche, de façon qu'ils montèrent ensemble. L'empereur prit naturellement place à la droite, et ce premier pas décida de l'étiquette, qui ne donna lieu à aucune difficulté. Le court trajet qui restait à faire pour arriver au château offrit cette singularité, que l'escadron de mamelucks de la garde marchait immédiatement derrière la voiture dans laquelle le pape se trouvait tête à tête avec Napoléon. Il était assez curieux de voir des Turcs rivaliser de zèle et de respect pour le vicaire de Jésus-Christ.

Tous les évêques de France et d'Italie étant réunis à Paris, où ils avaient été appelés, chacun d'eux avait amené avec lui plusieurs ecclésiastiques, si bien qu'on en rencontrait se promenant au Palais-Royal presque autant qu'on aurait pu en rencontrer dans les rues de Rome. Napoléon avait placé auprès du saint-père, dès son arrivée à Fontainebleau, un service d'honneur composé des principaux officiers de sa maison, parmi lesquels figuraient MM. le sénateur de Viry, de Lucay, et le général Durosnel, pour faire le service de chambellan, de préfet et d'écuyer cavalcadour auprès du pape. Après s'être reposé deux jours dans ce palais, Sa Sainteté vint habiter, aux Tuileries, le Pavillon de Flore. L'impératrice, suivie de la presque totalité de ses dames, vint aussitôt lui rendre visite. Le pape donna à toutes sa bénédiction, et les gratifia d'un chapelet. A dater de ce jour, le jardin et la cour des Tuileries furent remplis, du matin au soir, d'une foule immense. Joséphine s'amusa beaucoup de ce coup d'œil.

Les actions et les discours du saint-père étaient devenus le sujet de toutes les conversations de la capitale. On louait sa bonté, sa simplicité ; tout le monde voulait recevoir sa bénédiction. La malignité n'y perdit pourtant rien. Cent calembours étaient chaque jour forgés et répétés partout, même dans l'intérieur du palais. Nous n'en citerons qu'un, par cette raison même que celui-là est exécrable. Une vieille marquise du faubourg Saint-Germain s'était écriée, disait-on, en apprenant que le saint-père arrivait pour sacrer l'empereur : *Le pape Pie se tache*. Quoi qu'il en soit, tout le monde fut d'avis qu'il était impossible de se conduire d'une manière plus convenable que ne le faisait le saint-père. De son côté, Napoléon avait pour lui les prévenances les plus respectueuses.

Vingt mille lettres closes de convocation à tous les fonctionnaires civils et militaires qui devaient assister à la cérémonie du couronnement, avaient été expédiées par l'empereur dans tous les départements de la France. Cette lettre, fort curieuse à cause de la forme du langage qu'on y avait employé pour la première fois, était ainsi conçue :

« La divine Providence et les constitutions de l'empire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans notre famille, nous avons désigné le onzième jour du mois de frimaire prochain, (2 décembre 1804, vieux style) pour la cérémonie de notre

sacre et de notre couronnement. Nous aurions voulu pouvoir, dans cette auguste circonstance, rassembler sur un seul point l'universalité des citoyens qui composent la nation française ; toutefois, et dans l'impossibilité de réaliser une chose qui aurait en tant de prix pour notre cœur, désirant que cette solennité reçoive son principal éclat de la réunion de ceux dont le dévouement à l'Etat et à notre personne sacrée nous est connu, nous vous faisons cette lettre pour que vous ayez à vous trouver à Paris avant le 7 du mois prochain et à y faire connaître votre arrivée à notre grand maître des cérémonies. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Écrit en notre palais de Saint-Cloud, le 4 brumaire an XIII.

« Signé NAPOLÉON. »

Et plus bas :

« Le Secrétaire d'Etat, H. MARET. »

Dans les derniers jours de novembre, les voitures de Leurs Majestés, celles des princes et princesses de la famille impériale qui devaient former le cortège, étaient conduites à vide chaque matin, attelées de six ou huit chevaux, devant Notre-Dame et aux alentours, par les cochers, postillons et piqueurs des écuries. Ces voitures, au nombre de cinquante, exécutèrent ainsi plusieurs répétitions jugées nécessaires pour connaître au juste l'espace qu'offraient le parvis Notre-Dame et ses environs, afin de pouvoir les y placer sans encombre. De son côté, M. de Ségur, grand maître des cérémonies du palais, commença à la métropole la mise en scène de cette grande solennité, pour laquelle Isabey avait fait une foule de croquis et de dessins commandés par Napoléon. A cet effet M. de Ségur donna plusieurs rendez-vous, à la métropole même, à tous les hauts personnages que le rang ou les fonctions qu'ils remplissaient à la cour appelaient à jouer un rôle dans cette représentation solennelle ; mais la plupart des illustres acteurs, les grands dignitaires surtout, ne se pressaient guère de se rendre à ces invitations. Le grand maître des cérémonies dut craindre un moment que les choses allassent tout de travers. S'en étant expliqué avec Napoléon, un soir qu'il y avait également répétition au château, ce dernier lui répondit le plus sérieusement du monde :

— Ne vous inquiétez pas ; mes maréchaux ne sont-ils pas chargés, comme chefs d'emploi, de la plus difficile besogne ? Eh bien ! fiez-vous à eux pour l'habileté et la promptitude des manœuvres ; ils s'y entendent, je vous en réponds.

Tout étant disposé ainsi, la veille du couronnement, l'empereur, précédé de son service d'honneur, et suivi d'un grand nombre d'officiers de sa maison civile, se rendit dans la matinée chez le souverain pontife pour lui faire une visite de cérémonie, manière honnête de lui recommander d'être exact le lendemain. Cette visite ne dura que cinq minutes. Napoléon s'étant retiré, le saint-père donna, comme de coutume, sa bénédiction à tout le monde. C'était sa seule occupation : il la donnait dans sa chambre à coucher, dans son cabinet, dans sa chapelle, dans les escaliers, dans sa voiture, par la fenêtre, etc. Nous serions tenté de croire qu'il donna plus de bénédiction, dans le peu de temps qu'il séjourna à Paris, qu'il n'en reçut lui-même pendant toute la durée de son pontificat. Enfin le grand jour arriva!...

La veille il avait fait un temps affreux : il était à craindre que la marche du cortège ne fût troublée par le vent ou la pluie; mais, par une sorte de protection spéciale que la Providence semble accorder à tous les pouvoirs naissants, en même temps que le jour parut, le ciel prit une teinte moins sombre, et le soleil éclaira la foule immense qui, dès huit heures du matin, bordait le chemin des Tuileries à Notre-Dame. Ce jour-là, qui était un dimanche, des croisées ayant vue sur la rue St. Honoré furent louées à raison de cent francs chacune. Les acclamations, qui éclataient de toutes parts, avaient cet élan de vérité qu'on peut distinguer aisément de ces clameurs soudoyées à l'avance, et dont on a été si souvent à même d'apprécier la valeur.

Bien avant que le jour parût, la plus grande activité avait régné dans le palais des Tuileries. On se complimentait sur sa tournure, sur son nouveau costume; on demandait des avis, on recevait des conseils, et tout le monde trouvait que le temps ne marchait pas assez vite au gré de l'impatience générale. Ceux surtout que la nature de leurs fonctions appelait auprès de l'empereur étaient sur pied depuis longtemps. La plupart des dames qui devaient accompagner l'impératrice eurent le courage, après s'être fait coiffer à deux heures du matin, de demeurer assises devant leur cheminée jusqu'au moment de passer leur robe pour paraître dans les grands appartements. Napoléon, lui aussi, était debout dès sept heures du matin; car ce ne devait pas être une petite affaire pour lui que d'endosser le costume qu'on lui avait façonné. Après avoir pris une demi-tasse de café à huit heures, il manda tous les officiers de sa maison civile, et, en leur présence, les valets de chambre commencèrent sa grande toilette.

Autrefois, en pareille circonstance, c'eût été un prince du sang, ou tout au moins un premier gentilhomme, à défaut du grand maître de la garde-robe, qui eût passé la chemise au souverain. Il n'en fut rien : Napoléon, qui ne songeait pas encore à restaurer complètement l'ancienne étiquette, prit la chemise des mains de son premier valet de chambre, pour remplir lui-même cet office; mais il s'y prit avec tant de précipitation qu'il la déchira du haut en bas en se trompant de côté. Ce désastre réparé, on entreprit de l'habiller. Ce fut alors de sa part une longue kyrielle de malédictions et d'apostrophes contre le tailleur, le bonnetier et le cordonnier. A mesure qu'on lui passait une pièce de son costume :

—Voilà qui est trop large ! s'écriait-il. Ceci est trop lourd ! Cela monte trop haut !... Cette chaussure est trop étroite !... Ces gens-là n'ont pas le sens commun !

Voici, au reste, quel était l'ensemble de ce costume, éclatant d'or et de pierreries : brodequins de velours blanc, lacés par devant et parsemés de paillettes d'or; pantalon de tricot de soie collant, avec les coins brodés d'or, surmontés de la couronne impériale, figurée par des petites perles fines, des tourquoises et des grenats; veste de satin blanc, avec les boutons en diamants; habit court, de forme polonoise, en velours cramoisi, avec revers et parements de velours blanc brodés d'or sur toutes les coutures; le demi-manteau à la Henri III, également de velours cramoisi, doublé de satin blanc, recouvrant l'épaule gauche, et retenu, à droite, sur la poitrine, par

une double agrafe de saphirs et d'émeraudes; un col de mousseline uni; une collerette et un rabat de dentelle d'un prix inestimable; enfin une toque en velours noir rappelant un peu cette sorte de bonnets appelés *pouf*, que les femmes de la cour portaient avant la révolution. Cette toque avait par-devant une aigrette de diamants surmontée d'une colossale plume blanche, retenue par une ganse en brillants gros comme le pouce, avec le diamant *le Régent* pour bouton. Les gants, tout unis, étaient de tricot de soie blanc. Par-dessus tout cela, le grand cordon de la Légion d'honneur passé en sautoir, avec la plaque d'argent et la croix de simple légionnaire sur la poitrine. Enfin l'épée, en forme de glaive, à fourreau de velours vert et à poignée d'or, d'un travail très-précieux, était attachée à une ceinture de velours noir, large de quatre doigts, brodée d'or et de perles, avec une multitude de petites étoiles en diamants.

Napoléon, ainsi habillé, se rendit à dix heures dans la galerie de Diane, où l'attendait l'impératrice, entourée des princesses, des sœurs de l'empereur, et de toutes ses femmes. Madame de Larochefoucault, sa dame d'honneur, portait la queue de son manteau. En *grand habit* (selon l'expression consacrée,) Joséphine avait une tournure pleine de noblesse et de grâce. Nous avons vu en ces temps-là bien des reines et bien des princesses; mais jamais souveraine ne sut mieux trôner sans l'avoir appris.

Cependant, au moment fixé pour le départ du pape des Tuileries, le cortège éprouva un retard assez long. A Rome, lorsque le saint-père sortait de son palais pour aller officier dans quelque église, comme celle de Saint-Pierre ou de Saint-Jean de Latran, un de ses camériers partait seul, avant lui, monté sur un âne, et portant une grande croix de procession. Ce fut à l'instant même où Sa Sainteté allait sortir de ses appartements pour se rendre à l'Archevêché, que M. de Ségur eut connaissance de cette coutume. Le camérier s'étant refusé obstinément à prendre une plus noble monture, même une mule, on fut obligé de mettre tous les piqueurs des écuries à la recherche d'un âne; on eut le bonheur d'en trouver un assez présentable chez une fruitière de la rue du Doyenné. Gasparin, le premier piqueur de l'empereur, se hâta de le faire étriller, de le couvrir d'une housse de velours très-riche, chargée de galons et de glands qui pendaient jusqu'à terre, et de l'amener au pied du grand escalier du pavillon de Flore. Le susceptible camérier monta dessus, et armé de sa grande croix, qu'il portait comme un chevalier porte sa lance, il parcourut seul, avec un sang-froid imperturbable, la double haie de soldats et l'innombrable multitude qui bordait les quais, et qui ne put s'empêcher de rire de ce spectacle, d'autant plus bizarre que l'âne était de petite taille, tandis que son cavalier avait les jambes excessivement longues. Le pape sortit presque aussitôt de la cour des Tuileries, et se rendit à Notre-Dame. Leurs Majestés se mirent en marche une heure après.

On avait préparé, à l'Archevêché, des espèces de cellules où chacun pût remédier au désordre de sa toilette ou l'achever. Ce fut là que Napoléon compléta son costume en revêtant le grand manteau du sacre, de velours cramoisi, parsemé d'abeilles d'or et doublé d'hermine et de satin blanc. Retenu sur ses épaules par des torsades d'or avec des agrafes en bril-

lants, ce manteau, qui avait vingt-deux aunes de circonférence, pesait quatre-vingt livres. Quoique constamment soutenu par cinq grands dignitaires, cette espèce de chlamyde écrasait l'empereur par son poids. Ces préliminaires achevés, on se dirigea vers la cathédrale. Au moment où le cortège parut sous le portail, un cri étourdissant de *vive l'empereur !* fut poussé d'un même élan et avec un ensemble tel, qu'on eût dit d'une explosion : les vitraux de l'église en frémissèrent, les murs en furent comme ébranlés.

Lorsque le cortège fut arrivé à moitié chemin du portail et du chœur de l'église, le pape descendit de son dais : tout le clergé métropolitain le précédait, conduit par M. de Pradt.

Sa Sainteté, suivie des cardinaux en robe rouge et en bas violets, vint au-devant de Leurs Saintetés, et les accompagna processionnellement jusqu'à leurs fauteuils, devant lesquels étaient des prie-Dieu placés à l'entrée du chœur. Là, tout le cortège fit une pause. Leurs Majestés s'agenouillèrent, et on chanta le *Veni Creator* ; ensuite, le saint-père s'étant à son tour agenouillé, prononça une courte prière, se releva, et retourna s'asseoir, sous son dais, à gauche de l'autel. Le cortège, ayant rétrogradé, arriva au grand trône, où Leurs Majestés restèrent. Alors chacun occupa la place indiquée par le cérémonial, et, le pape s'étant approché de l'autel, l'office commença.

(A CONTINUER.)



LA PEAU DU LION.

(SUITE.)



N ce moment, un homme que la Providence semblait amener là tout exprès pour empêcher ce rapt odieux, Raoul Tonayrion en personne, sortit du taillis et accourut, fier comme le dieu Mars. Quoiqu'il fut sans armes, et qu'outre leurs bâtons les brigands, à sa vue, eussent tiré des poignards, il se jeta sur eux avec une admirable furie, arracha le gourdin du premier qui lui tomba sous la main, et seul contre trois engagea une lutte que l'inégalité rendait héroïque. Pendant quelques instans la forêt retentit du cliquetis des bâtons qui s'entrechoquaient, frappaient, se relevaient, retombaient, roués de coup en apparence, commencèrent à reculer devant leur terrible adversaire ; puis, leur retraite se changea en déroute, et ils lâchèrent pied honteusement en rengainant leurs poignards.

Après les avoir un instant poursuivis, Tonayrion revint près de Mme Caussade, qui, pendant le combat, était demeurée sans mouvement, sans voix et presque sans haleine.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il en s'essuyant le front par un geste fort noble ; ces misérables ne reviendront pas, c'est moi qui vous le jure. Si vous n'étiez pas là, je les aurais châtiés un peu plus vertement. Mais cette scène vous a effrayée ; vous êtes pâle et tremblante ; souffrez que je vous ramène chez vous.

Estelle accepta machinalement le bras de Raoul, qui reprit d'un air d'exaltation :

— Ah ! ce jour est le plus beau de ma vie ! Il y a si longtemps que je brûle du désir d'affronter un péril qui vous prouve mon amour ! Non que je fasse à ces brigands l'honneur de

les compter pour un danger sérieux ! Pourquoi n'étaient-ils que trois ? pourquoi n'avaient-ils que des bâtons et des poignards ? que n'ai-je été blessé, tué sous vos yeux ? Peut-être alors regretteriez-vous de m'avoir si cruellement traité l'autre jour !

Le courage de Tonayrion venait d'éclater d'une manière si manifeste que Mme Caussade fut forcée de reconnaître qu'elle avait été injuste à son égard. Offensée, d'ailleurs, de l'implicable conduite de Servian, elle sentit que le meilleur moyen de le punir était de recevoir en grâce son rival. Sous l'influence d'un secret courroux, elle établit entre ses deux amans un parallèle qui, selon l'usage, tourna au désavantage de l'absent. Auprès de trois brigands vaincus, quoique armés jusqu'aux dents, quel exploit vulgaire, en effet, qu'un loup étranglé ! Servian manquait au rendez-vous, Tonayrion redevint un héros comme devant.

— Vous m'avez sauvé la vie ! lui dit-elle en s'appuyant sur son bras avec un abandon où le penchant avait moins de part que de dépit.

— Madame, répondit Raoul du ton le plus pathétique, après un pareil mot, c'est ma vie qu'il faut prendre si vous ne me permettez pas de vous la consacrer !

— Je donnerais tout au monde, se dit Estelle, pour qu'il nous vit en ce moment. Et, sur cette réflexion charitable, elle mit dans sa démarche un redoublement de coquetterie propre à désespérer, en cas de rencontre, le cœur de son ancien amant.

Il, c'est-à-dire Servian, était beaucoup plus près que ne le croyait Mme Caussade. Il était arrivé à l'entrée de la clairière au moment où finissait le combat. En voyant revenir Tonayrion près d'Estelle, pour qui le danger n'existait plus, il se mit à la poursuite des malfaiteurs, et comme ils fuyaient dans des directions différentes, il s'attacha aux pas de celui dont il se trouvait le plus rapproché. Le voleur courait bien, mais Servian courait mieux. Sur le point d'être atteint, le premier se retourna tout à coup, et levant son gourdin :

— Un pas de plus, je t'assomme ! s'écria-t-il d'une voix essoufflée.

Au lieu de tenir compte de cette menace, Servian fondit sur le brigand, lui porta en plein visage un coup de poing si rudement appliqué qu'il l'envoya tomber six pas en arrière. Sans lui laisser le temps de se relever, il lui arracha son bâton, s'empara d'un poignard qui sortait à demi d'une poche de sa blouse, et pour s'assurer de sa personne, le saisit par la barbe. Coup de théâtre imprévu ! cette barbe rousse et touffue lui resta dans la main, et il aperçut un visage qui eût été complètement imberbe sans une mince moustache rougie par le sang qui sortait des narines et de la bouche du voleur.

— Sacrebleu ! dit celui-ci en revenant de son étourdissement, vous auriez pu frapper moins fort. Me prenez-vous pour un bœuf ?

— Lève-toi, répondit Servian, qui mit dans sa poche comme pièce de conviction le poignard et la barbe postiche.

L'homme en blouse obéit.

— Maintenant marche devant moi, reprit Servian ; surtout n'essaie pas de t'échapper ; au premier mouvement à droite ou à gauche je te casse la tête avec mon bâton.

— Ah ça ! expliquons-nous, dit le voleur en tirant de sa blouse un foulard dont il essuya le sang qui inondait son menton ; pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

— Pour un brigand dont les prochaines assises feront justice.

— Les assises ! rien que ça ! merci. Sachez que je ne suis pas plus voleur que vous.

— C'est bon. Tu t'expliqueras devant le juge d'instruction ! en attendant, marche !

— Mon cher monsieur, vous commettez l'erreur la plus déplorable. Faites-moi le plaisir de me regarder, et dites si j'ai l'air d'un voleur. Ne vous arrêtez pas au costume, qui, j'en conviens, n'est pas de la dernière élégance. Il est sûr que ma blouse ne sort pas des ateliers d'Humann et que je n'ai pas acheté cette canne chez Verdier ; mais il n'y a que les sots qui jugent un homme sur son habit, et d'après la vigueur de votre poignet je vous crois fort spirituel. Examinez-moi donc sans partialité ; est-ce là le visage d'un voleur ! cette tournure est-elle celle d'un voleur ? pensez-vous qu'un voleur se taille les ongles dans ce goût-ci ?

En parlant de la sorte, le jeune homme en blouse mit sous les yeux de son interlocuteur deux mains dont la netteté attestait des soins de toilette que dédaignent assez généralement les détresseurs de grand chemin. Loin de désarmer Servian, ce mode de justification alluma son courroux.

— Si vous n'êtes pas un voleur, il s'agissait donc d'un rapt, répondit-il en fronçant le sourcil ; je ne crois pas qu'une pareille excuse améliore votre position devant la justice.

— Ni rapt, ni vol, je vous jure ; mais une de ces plaisanteries qu'entre hommes...

— Assez. Je ne suis pas votre juge, mais votre gardien. Voleur ou non, marchez !

Au même instant il le saisit au collet et le poussa en avant. L'homme à la blouse essaya de résister, mais une secousse vigoureuse, qui le renversa net une seconde fois, lui fit comprendre que sous la main de son rude adversaire il était dans un tourneau, sous la griffe de l'épervier.

— Ne m'assommez pas gendarme que vous êtes, s'écria-t-il à la vue du bâton levé sur lui ; puisqu'il est clair que vous êtes le plus fort, je m'exécute ; mais, foi d'homme d'honneur, vous paierez cher cette avanie. Si jamais je vous rencontre sur le trottoir du boulevard, je vous promets une paire de soufflets de première qualité.

Au lieu de répondre à cette menace, Servian aida le voleur équivoque à se relever, et le tenant d'une main ferme, il le contraignit de prendre, fort à contre-cœur, le chemin de la maison du colonel.

XI.

Dans d'autres circonstances, l'étrange attentat dont Mine Caussade venait d'être l'objet eût captivé son imagination romanesque. Le danger passé, elle y eût songé longtemps avec émoi et peut-être avec plaisir ; mais en ce moment l'impression qu'elle avait éprouvée au pouvoir de ravisseurs inconnus s'évanouit dès qu'en eut cessé la cause. Aux angoisses de la terreur succédèrent immédiatement les perplexités du doute le plus embarrassant.

— Vous autres hommes, vous êtes bien extraordinaires, dit-elle tout-à-coup à Tonayrion, qui, debout devant le fauteuil où elle s'était assise en rentrant dans le salon, profitait de la position admirable que lui avaient conquise ses récents exploits, pour tenter une attaque décisive contre le cœur de la jeune et riche veuve.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'on meure d'amour pour vous ! répondit le beau Raoul, déterminé à ne laisser rompre par aucune digression incidente le fil de sa harangue passionnée.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Estelle avec impatience, je veux dire que les hommes me paraissent avoir bien peu de suite dans le caractère. On parle de notre humeur variable, mais qu'est-ce que c'est que cette mobilité auprès de leur inconséquence ! Braves un jour, poltrons le lendemain, que croire d'eux en définitive ?

— Dois-je prendre pour moi cette observation ? dit Raoul en riant d'un rire un peu forcé.

— Prenez-en la moitié.

— Pourquoi la moitié ?

— Parce que vous êtes le second en qui je remarque ces contradictions inexplicables.

— Le second... c'est-à-dire qu'il y a un premier ; puis-je le connaître ?

— C'est inutile, répondit Mine Caussade en inclinant la tête d'un air rêveur.

Tonayrion se mordit les lèvres avec un certain dépit, puis il se dit que le moment serait mal choisi pour éprouver ou manifester de la jalousie, et il reprit sa péroraison sentimentale au point précis où elle avait été interrompue.

— Oui, madame, je vous aime, dit-il en tirant de sa poitrine les accents les plus pathétiques ; la passion que vous m'avez inspirée a pris un degré d'ardeur et d'intensité qui ne me permet plus de vivre dans l'incertitude ; c'est que je souffre trop, voyez-vous, dévoré que je suis, nuit et jour, par les flammes de cette torture si chère ! Oh oui ! je souffre trop, continua le beau Raoul les yeux au plafond et la main droite sur le cœur ; de grâce ! ayez pitié de votre victime ! décidez de mon sort

par un seul mot... Madame... Estelle... un mot, je vous en supplie... je vous le demande à genoux... Si vous avez encore la cruauté de vous taire, du moins tournez vers moi vos beaux yeux, qu'un regard m'apprenne ce que votre bouche refuse de me dire... Estelle ! un seul regard. Oh !...

— Levez-vous donc, monsieur, répondit tranquillement Mme Caussade ; n'entendez-vous pas qu'on vient ?

Avant que Tonayrion eût obéi, la porte du salon fut ouverte et Servian parut. Un instant arrêté sur le seuil, il examina d'un regard perçant la contenance de la jeune femme et celle de son rival. Le calme de l'une contrastait tellement avec l'ébouriffement de l'autre, qu'il se sentit rassuré presque aussitôt qu'ému.

— Madame, dit-il en s'approchant, à voir votre air serein, on ne se douterait pas que vous venez d'échapper à un infâme guet-apens.

— Grâce à monsieur, répondit Estelle en désignant Raoul par un regard qui s'arrêta ensuite sur Servian avec une expression de froide indifférence.

— Un de ces misérables a été arrêté, reprit ce dernier.

— Arrêté ! s'écria Tonayrion.

— Par qui ? demanda la jeune femme.

— Par moi.

— Vous étiez donc là ? reprit Mme Caussade, dont la physionomie s'adoucit aussitôt.

— Oui, madame, dit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui acheva de lui obtenir son pardon.

— Et au lieu de venir à mon secours, repartit Estelle avec enjouement, vous vous êtes amusé à poursuivre ces voleurs ?

— Ils se sauvaient, vous ne couriez donc plus aucun danger.

— Vous avez amené ici votre prisonnier ?

— Oui, madame, et je viens voir si vous êtes assez bien remise de l'émotion que vous avez dû éprouver, pour qu'il puisse être, sans inconvénient, amené en votre présence.

— A quel propos cette confrontation ? dit le beau Raoul d'un air singulier.

— Cet homme demande instamment à être conduit devant madame. Il est sûr, dit-il, qu'elle lui accordera sa grâce.

— Quelle absurdité ! reprit Tonayrion ; il est impossible que madame se trouve en face de ce misérable. Je vais lui parler.

— En quoi cette entrevue est-elle impossible ? dit Estelle, dont la curiosité et l'intérêt s'étaient soudain éveillés à l'idée de voir comparaître devant elle un des brigands qui lui avaient causé une si belle terreur : mon père est sorti ; c'est moi, ne vous en déplaise, monsieur, qui suis ici le pouvoir, et je ne vois pas pourquoi je me refuserais le petit plaisir de faire acte d'autorité en mandant cet homme devant mon tribunal. Qu'il vienne !

— Mais, madame, objecta Tonayrion, ne craignez-vous pas que la vue de ce coquin ne vous fasse éprouver une émotion...

— Que pourrais-je craindre entre vous et M. Servian ? reprit la jeune veuve. Non, c'est décidé, faites-le venir ; j'ai toujours désiré de voir en face un voleur, et dans la forêt j'avais trop peur pour bien voir.

Sans égard pour l'opposition manifestée par son rival, Servian sortit du salon, où il revint un instant après, suivi de l'homme en blouse, qui gardaient à vue deux domestiques.

En entrant, le voleur échangea un rapide regard avec Tonayrion, s'inclina poliment devant Mme. Caussade, et se tournant ensuite vers Servian, il lui désigna de l'œil les domestiques arrêtés à la porte.

— Ces messieurs me semblent de trop, dit-il d'une voix assurée ; j'ai l'habitude de ne jamais rien dire devant la livrée. Faites-moi le plaisir de les renvoyer à l'antichambre. Je ne suis pas malfaisant le moins du monde, je vous jure ; d'ailleurs, ne savez-vous pas qu'à vous seul vous valez au moins six gendarmes ?

Servian fit un signe aux domestiques, qui sortirent du salon et en fermèrent la porte.

Le voleur salua de nouveau Mm. Caussade d'un air d'aisance qui contrastait singulièrement avec son costume et sa condition présumée.

Madame, lui dit-il, la manière dont je me présente devant vous est si extraordinaire que je dois d'abord vous prier d'agréer mes humbles excuses pour cette violation manifeste de toutes les lois du décorum.

— Mais cet homme n'est pas un de ceux qui m'ont attaquée, dit Estelle, qui depuis l'entrée du brigand l'examinait avec une sorte de désappointement ; ils avaient tous trois des barbes effroyables.

— Voici celle de monsieur, dit Servian en tirant de sa poche la barbe postiche.

Cet incident inattendu rendit plus vif encore l'intérêt qu'Estelle prenait à cette scène.

— Un déguisement ! s'écria-t-elle ; mais c'est donc un roman !

— Un vrai roman, madame, dit le brigand avec un sourire aimable ; le rôle que j'y joue ne s'annonce pas, j'en conviens, sous des couleurs très-avantageuses, mais l'héroïne a tant d'attraits que j'ose attendre d'elle un peu d'indulgence. Il est impossible qu'on ne soit pas bonne lorsqu'on est si belle !

Madame Caussade regarda tour à tour, d'un air émerveillé, ce voleur au langage académique ; Servian, dont la physionomie annonçait une application pénétrante, et Tonayrion, qui malgré ses efforts pour paraître impassible, semblait éprouver une inquiétude inexplicable.

— Y comprenez-vous quelque chose ? dit-elle en s'adressant à Servian.

— Si je disais oui, je me vanterais, répondit-il ; mais monsieur Tonayrion pourrait peut-être vous donner le mot de cette énigme.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, fit le beau Raoul en piétinant sans s'en apercevoir, comme si le parquet lui eût brûlé la plante des pieds.

— Monsieur a raison, dit le voleur ; à quoi bon prolonger un imbroglio qui désormais n'a plus de but ? Pour ma part, je le déclare, je suis ami dévoué, mais jusqu'au cachot exclusivement. Ma barbe est déjà tombée ; au masque maintenant. Allons, Tonayrion, exécute-toi de bonne grâce et commence par me présenter à madame d'une manière un peu moins irrégulière.

— Ce misérable est fou ! s'écria Tonayrion en lançant au voleur un regard foudroyant.

Fou ! répéta celui-ci sans s'émouvoir ; c'est toi, mon cher, qui me parais étonnant. Sais-tu que monsieur, qui pense à

tout, a envoyé chercher des gendarmes, et prétends-tu que je me laisse traîner en prison, les menottes aux mains ? Pylade eût à peine souffert cela pour Oreste, et quoique tu sois prêt de tomber en convulsion comme Oreste, sache que je ne suis point Pylade.

— Vous voyez bien que ce malheureux a perdu la tête, reprit le beau Raoul en s'adressant à Estelle d'un air effaré ; permettez que je le fasse sortir.

— Il n'est pas fou le moins du monde, répondit Mme. Caussade, dont la curiosité se trouvait portée au plus haut degré ; expliquez-vous librement, continua-t-elle en se tournant vers l'homme en blouse.

— Tu as beau me lancer des regards exterminateurs, reprit celui-ci sans se laisser imposer par la pantomime furieuse de Tonayrion, il y a force majeure ; les gendarmes arrivent et une plus longue discrétion serait une stupidité. Veux-tu me présenter à madame, oui ou non ? Non, n'est-il pas vrai ? Eh bien, voici une petite lettre qui va me servir de recommandation.

Le voleur tira de sa poche un papier qu'il présenta respectueusement à Estelle. En apercevant ce billet Tonayrion se précipita pour le saisir, mais Servian, qui suivait ses moindres mouvements, le prévint par un geste rapide.

— Tout beau, monsieur ! dit ce dernier en remettant le papier à Mme. Caussade.

Le beau Raoul laissa échapper un sifflement de rage et leva le poing comme pour pulvériser tout ce qui se trouvait devant lui ; ce geste frénétique aboutit sans effusion de sang à la casquette qu'il avait posée sur une table au moment le plus chaud de la déclaration.

— Cluzel, tu es un infâme ! s'écria-t-il en s'adressant au voleur ; mais rappelle-toi que tu auras ma vie ou que j'aurai la tienne.

Cela dit, il se précipite hors du salon.

— Depuis quand te bats-tu ! lui cria Cluzel en haussant les épaules.

Estelle et Servian s'entre-regardèrent en silence, elle fort émue, lui souriant.

— Lisez-moi cette lettre, lui dit-elle enfin ; tout ceci me tourne la tête.

Servian prit le billet, dont il lut d'abord l'adresse :

— Monsieur Frédéric Cluzel, 26, rue Chantecroix, Paris.

— C'est moi-même, dit le voleur, qui salua gravement.

— « Mon cher Cluzel, poursuivit Servian en passant de la suscription au corps de la lettre, au reçu de la présente tu convoqueras Balland et Salvetat, aux termes de l'article 4 de notre association don juanique et méphistophélétique. Pour le quart d'heure, c'est à moi qu'il faut faire la courte échelle, toute autre affaire cessante. Voici la chose. J'ai découvert depuis quelques mois, par devers la forêt de Compiègne, une jeune, spirituelle et charmante veuve qui, ces qualités à part, possède à peu de chose près le million de rigneur. Je destine cette aimable personne à l'honneur de devenir madame Tonayrion, mais pour cela il est indispensable que je lui sauve la vie ou l'honneur, quelque chose enfin dans ce goût-là ; c'est son idée ! En sa double qualité de veuve et d'héritière, elle est capricieuse en diable, et j'ai vu le moment où pour me permettre d'espérer à sa main, elle exigerait que j'appriese a

danser sur la corde raide ; enfin j'espère en être quitte pour la sauver une bonne fois de quelque danger bien épouvantable. Or, comme les dangers sont rares, il s'agit d'en arranger un qui me porte tout droit dans le port du *conjungo*. Le drame est écrit, il n'y a plus qu'à le lire aux acteurs. Or, écoutez et applaudissez.— Mercredi prochain à neuf heures du matin, toi ainsi que les susdits Salvetat et Balland vous vous trouverez en carrefour du Trieul, à un quart de lieue de la route de Compiègne ; Balland, qui est chasseur, connaît la place.— Costume : blouses déchirées, barbes formidables, physionomies de Robert-Macaire, gourdins et poignards.— Je parie que tu as déjà deviné.— Entre autres habitudes guerrières, ma future épouse se promène tous les matins dans la forêt, et passe invariablement au lieu indiqué. Vous voilà tous trois à l'affût ; le gibier en cornettes arrive. Vous vous précipitez sur lui de l'air le plus brigand qu'il vous sera possible d'imaginer ; si vous avez perdu la veille à la roulette, votre jeu n'aura que plus de nature. Je me trouve là providentiellement, et je fonde sur vous sans armes ; l'un de vous aura la bonté de se laisser désarmer. Ici grand combat à outrance ! *On ne tape pas sur les doigts*, comme dit la caricature de Charlet ; surtout n'oubliez pas de dégainer vos poignards et de me les mettre sous la gorge : les femmes estiment singulièrement le poignard ! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à la fin vous êtes vaincus ignominieusement. Chacun son tour. Vous fuyez, le drame est joué, et le reste me regarde. A trois mois la noce ; vous y êtes invités d'avance. La présente n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, mes chers dévorans, qu'il vous ait en sa sainte garde.— *L'union fait la force.* TONAYRION. »

Pendant cette lecture, Mme Caussade avait rougi à plusieurs reprises ; à la fin, au lieu de faire aucune observation, elle demeura silencieuse, la tête baissée et l'air confus.

— Cette lettre vous a été adressée par M. Tonayrion, demanda Servian en regardant fixement le faux voleur.

— C'est bien son écriture, dit Estelle sans lever les yeux.

— Pour détruire les soupçons qui pèsent sur moi, répondit Cluzel, il est nécessaire que j'explique plusieurs passages de cette lettre qui ont pu vous paraître obscurs. Nous avons formé, quelques-uns de mes amis et moi, une association du genre de celle dont parle Balzac dans l'*Histoire des Treize*.

— Les dévorans ! interrompit Mme Caussade, qui bien qu'elle n'eût pas encore trente ans, savait par cœur les ouvrages du célèbre écrivain.

— Précisément, madame. Tonayrion est un dévorant, je suis un dévorant ; il est vrai qu'à ce métier nous n'avons guère dévoré l'un et l'autre que notre fortune. Tonayrion, à ce que vous venez de voir, avait trouvé un moyen fort agréable de rétablir la sienne ; soumis aux règles de notre association, j'ai dû le servir, et j'avoue que je l'aurais fait jusqu'au bout si le soin de mon honneur ne m'eût forcé de rompre le silence ; mais je vous prends pour juge, madame, pouvais-je me résigner à passer plus longtemps devant vous pour un misérable voleur.

Au lieu de répondre, la jeune veuve regarda Servian, qui comprit le sens de ce signe muet.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il à Cluzel d'un air sérieux, madame veut bien ne voir dans votre conduite qu'une étourderie que votre jeunesse rend excusable, mais qui en se renouve-

lant mériterait un châtement sévère. Les exploits de Lovelace ne sont plus de notre âge ; aujourd'hui leur moindre punition serait le ridicule, ne l'oubliez pas.

Il ouvrit la porte et s'adressant aux domestiques qui étaient restés en faction dans la pièce en avant du salon ;

— Laissez sortir, monsieur, leur dit-il.

Au lieu de s'empresser de profiter de la liberté qui lui était rendue, Cluzel regarda Mme Caussade d'un air ému.

— J'accepte la qualification d'étourdi, lui dit-il, mais je serais désespéré que vous me prissiez pour un malhonnête homme. Quand je pense que je vous ai fait peur, j'ai envie de me battre. Je vous en prie, madame, au nom de votre beauté, soyez généreuse ; dites-moi que vous me pardonnez et que si le hasard me rapproche de vous dans le monde, vous ne me traiterez pas en paria.

Je vous pardonne, répondit Estelle, qui en voyant l'air humilié de l'ex-brigand, ne put s'empêcher de sourire ; tenez, reprenez votre vilaine barbe et partez bien vite avant que les gendarmes arrivent.

Cluzel la remercia d'un regard reconnaissant, et se tournant ensuite vers Servian :

— Réflexion faite, lui dit-il, ce n'est pas un soufflet, c'est un coup de poing que vous m'avez donné ; or, dans un combat, et il y avait combat, les coups n'ont rien d'injurieux. Si ça vous est égal, nous en resterons là.

Comme il vous plaira, dit Servian en souriant ; vous devez avoir assez de votre querelle avec M. Tonayrion.

— Est-ce qu'il se bat, lui répondit le jeune homme avec un air dédaigneux.

Saluant alors une dernière fois Mme Caussade, il mit sa fausse barbe dans sa poche et sortit du salon de l'air aisé qu'il avait montré en y entrant.

Restés seuls, Estelle et Servian gardèrent un instant le silence. A la fin il vint s'asseoir près d'elle.

— Eh bien, lui dit-il avec une douce moquerie, quand je vous parlais des plumes du paon !

— Je vous en supplie, répondit la jeune femme, ne me parlez pas de cet homme, ni aujourd'hui ni jamais. Ne suis-je pas assez humiliée ? Votre ironie est redoutable ; ne m'en accablez pas. Ce qui me console un peu, c'est que je ne l'ai jamais aimé, je vous le jure. J'étais dupe de ses fanfaronnades, voilà tout. Encore une fois, n'en parlons plus. Que disions-nous hier quand il est venu nous interrompre ?

Servian entendait trop bien ses intérêts pour ne pas obéir sur le-champ à ce changement de conversation.

— Vous alliez, répondit-il, me nommer le crime affreux qui m'a perdu dans votre esprit.

— C'est cela ; je vais tout vous dire. Surtout, tâchez de vous excuser bien ou mal ; je me sens si désenchantée, que pour me ranimer le cœur, je voudrais ne plus penser de vous que du bien. Vous rappelez-vous notre voyage de Vichy ?

— Depuis que je vous connais, je me rappelle tout.

— C'est de là que date mon changement à votre égard.

— De grâce, expliquez-vous !

— C'est difficile à dire, poursuivit Estelle avec embarras ; comment vous faire comprendre cela ? Quand les voleurs ont arrêté la diligence, il m'a semblé... j'ai cru voir... peut-être me suis-je trompée... mais enfin il m'a paru...

— Quoi donc ? au nom du ciel !

— Que vous aviez peur, dit la jeune femme, qui prononça ces paroles tout bas et rapidement comme au confessional on articule les péchés mortels.

— Et voilà votre grief contre moi ! s'écria Servian, dont la physionomie inquiète s'éclaira d'un sourire plein de sérénité.

— C'est bien assez, je crois, reprit-elle en le regardant à la dérobée.

— Votre unique grief ? A part cela, vous n'avez rien à me reprocher ?

— Rien. Mais, répondez-moi, me suis-je trompée ?

— Non, dit-il avec un accent passionné ; non, car j'ai eu peur, il est vrai, et le souvenir seul de ce moment me fait encore frissonner. Quoi, vous êtes femme et ne comprenez pas ? Vous étiez là, ces misérables étaient armés ; au premier essai de résistance une balle pouvait vous atteindre, et vous ne comprenez pas que j'aie eu peur !

Mme Caussade avait penché la tête en arrière en fermant les yeux à demi, comme pour mieux approfondir la justesse d'un pareil argument ; tout à coup elle déploya le velours de son regard, et contemplant son amant :

— Je n'avais pas deviné, lui dit-elle d'un accent naïf ; et l'on dit que j'ai de l'esprit !

Servian prit la main qu'elle lui tendait avec abandon et la garda tendrement dans la sienne.

— Et quand même j'eusse éprouvé l'accès de faiblesse que vous avez supposé, lui dit-il d'un air de doux reproche, ne m'auriez-vous pas trop cruellement puni ?

Ne vous plaignez pas de ma méchanceté, vous devriez plutôt m'en remercier ! Qui sait, peut-être avait-elle la même cause que votre peur !

— L'amour ! s'écria Servian.

— Ce n'est pas vous que l'on pourrait accuser de ne rien deviner, répondit-elle en souriant finement ; d'un mot que je cherche à rendre bien obscur vous faites tout de suite un aveu.

— Le rétractez-vous, cet aveu qui serait mon bonheur ?

— Vous saurez cela plus tard. Tout ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est qu'un indifférent n'aurait pas, selon toute apparence, si violemment excité mon courroux.

Les deux amans étaient assis devant une fenêtre ; en jetant les yeux au dehors Estelle aperçut M. Herbelin qui traversait la terrasse d'un pas rapide et d'un air fort animé.

— Voici mon père, dit-elle en retirant la main dont Servian s'était emparé : reculez votre fauteuil, donnez-moi ma broderie, et prenez un air bien raisonnable. Mieux que cela, reprit-elle avec un sourire aussi tendre que l'était le regard de son amant.

— Savez-vous où est monsieur Tonayrion ? demanda le colonel en ouvrant brusquement la porte.

— Dans sa chambre, je suppose, répondit Estelle ; avez-vous quelque chose à lui dire ?

— Beaucoup de choses, reprit M. Herbelin d'un ton bourru et d'abord bon voyage !

— Bon voyage, dit Servian, vous savez donc qu'il part ?

— Je sais qu'il partira, sabre de bois ! Voilà, j'espère, assez longtemps qu'il nous honore de sa compagnie.

— Vous avez reçu des lettres de Paris ? dit Estelle avec vivacité.

Oui, madame, j'ai reçu des lettres de Paris, répliqua le colonel sans quitter son accent grondeur; des lettres instructives et édifiantes. Margeron a tardé longtemps à me répondre, mais il avait ses raisons. Voulez-vous connaître son style; écoutez :

Le colonel tira de sa poche un papier assez mal plié, et d'une voix accentuée par la mauvaise humeur il lut ce qui suit :

« Aussitôt ta lettre reçue mon vieux camarade, je me suis mis en campagne pour l'affaire en question. Voici les renseignements que j'ai obtenus; je t'en garantis l'authenticité.—Tonayrion (Jean Raoul), âgé d'environ trente ans, fils d'un par-fumeur de Bordeaux, ancien clerc de notaire, maintenant sans profession;—fortune, néant; son père lui avait laissé les maisons de jeu clandestines et qui plus est à Sainte-Pélagie; l'année dernière, relancé à outrance par ses créanciers, il est allé à Alger dans l'intention d'y établir une industrie quelconque, c'est-à-dire d'y plumer les colons, mais il a trouvé plus malin que lui; c'est là sans doute ce qu'il appelle sa campagne de Constantine. Quand à son courage, il est plus qu'équivoque. C'est un de ces casseurs d'assiettes comme nous en avons rencontrés plus d'une fois, qui, au rebours du proverbe, ne hurlent qu'avec les moutons. On lui connaît cependant deux duels: l'un au pistolet, à trente-cinq pas, avec un pauvre diable aux trois quarts aveugle; l'autre à l'épée avec un enfant de dix-sept ans qui n'avait jamais mis le pied dans une salle d'armes; il les a blessés l'un et l'autre! Si ta charmante fille, que tu embrasseras pour moi sur les deux joues, était assez folle pour épouser un drôle de cette espèce, ce que tu aurais de mieux à faire serait de mettre ton bien à fonds perdu, à moins que tu ne te sentes assez vert galant pour tâter une seconde fois du mariage, ce qui, mon vieux grognard, est diablement scabreux à notre âge. Tout à toi, MARGERON. »

— Eh bien, qu'en dites-vous? demanda le colonel en ôtant violemment ses lunettes; je vais de ce pas signifier à monsieur Tonayrion qu'il ait à déguerpir au plus vite. Je n'ai pas besoin d'un pareil matamore chez moi: et qu'il ne m'échauffe pas la bile, sinon...

— Mon père, c'est inutile, dit Estelle doucement; selon toute apparence, M. Tonayrion fait sa malle en ce moment, et avant le déjeuner il sera parti.

— Tu lui as donc donné son congé? En ce cas, viens, que je t'embrasse!

La jeune veuve raconta les événemens de la matinée. Au récit de la scène de voleurs organisée par Tonayrion, le colonel sentit redoubler sa colère; mais cet emportement s'apaisa bientôt lorsque Estelle, à la fin de sa narration, eut avoué, non sans rougir un peu, qu'elle était réconciliée avec Servian.

— Tu vois bien que j'avais raison, dit alors M. Herbelin en se frottant joyeusement les mains; j'étais sûr que notre ami était aussi franc du colier que moi-même. A ça je suis de la vieille école, j'aime les romans qui finissent par le mariage. Puisque tu ne veux pas que j'aie à couper les oreilles à cet intrigant de Tonayrion, je t'obéirai, mais c'est à condition que tu vas donner ta main à Servian devant moi, et tout de suite.

Les doux amans échangèrent un sourire.

— De quoi riez-vous? dit le colonel.

De ce que vos ordres arrivent un peu tard, répondit Estelle.

L L

qui, par un geste plein de grâce, mit sa main dans celle de Servian.

— Sournoise? dit monsieur Herbelin en baisant le front de sa fille, tandis qu'il serrait avec la plus vigoureuse cordialité les doigts de son futur gendre.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Félix Cambier se précipita dans le salon, la figure rayonnante et le bras droit en écharpe.

— Félix! dirent trois voix à la fois.

L'élève de Saint Cyr ôta sa casquette de la main gauche et la jeta négligemment sur un canapé. Il s'inclina ensuite devant madame Caussade avec une galanterie cavalière et prit un air de maturité en saluant à l'anglaise son oncle et le colonel.

— C'est extraordinaire! dit Estelle en le regardant attentivement; le loup vous a mordu au bras gauche et vous êtes blessé au bras droit!

— Tu t'es battu! s'écria Servian.

— Vous croyez qu'il s'est battu? dit monsieur Herbelin. On a raison de dire qu'il n'y a plus d'enfants. Allons, Félix, ne rougissez pas et contez-nous ça; vous voyez bien que nous sommes en famille.

Malgré son embarras l'élève de Saint Cyr ne demandait qu'à parler.

— Mon oncle, dit-il en prenant un ton modeste, vous a peut-être raconté dans quelle triste disposition d'esprit je me trouvais en partant. J'étais à peu près décidé à me jeter à l'eau, car figurez-vous, colonel, que je m'étais mis dans la tête une idée peu récréative: je croyais être un poltron: rien que cela. J'arrive donc à Paris la mort dans l'âme; par un bonheur inouï la première personne que je rencontre sur le boulevard, c'est Daligny un jeune homme de ma promotion: un brave garçon, bon tireur et qu'il ne faut pas regarder de travers. Ce jour-là, il était de mauvaise humeur, mais j'avais du chagrin; pour nous distraire nous dînons ensemble chez Véry et nous allons ensuite à l'Opéra. A l'Opéra nous nous disputons. Il prétend que Duprez chante mieux que Rubini, je prends le parti de Rubini, bien entendu. La querelle s'échauffe, les personnalités remplacent les raisonnements; bref nous convenons de nous battre, et le lendemain qui était hier, nous nous trouvons sur le terrain.

— Eh bien! comment cela s'est-il passé? dit Servian, qui suivait avec un vif intérêt le récit chaleureux de son neveu.

— Miraculeusement bien! répondit Félix d'un air de jubilation; en tombant en garde j'ai encore éprouvé ce petit frisson que vous savez, mais ça été l'affaire d'une seconde. Les fers une fois engagés, je n'ai plus songé qu'à ma besogne; elle était rude; car Daligny tire au moins de ma force. Nous avons donc ferrailé noblement. Pour en finir, il passe un faux dégageant et au moment où je veux parer tierce, il m'allonge une botte dans le bras, en criant: Ut de poitrine!—Sol sur aigu! dis-je aussitôt en ripostant par un coup de seconde qui lui laboura les côtes. Blessés tous deux, on nous sépare; nous nous embrassons, et voilà!

— Et votre blessure? dit Estelle en souriant malgré elle.

— Ce n'est qu'une écorchure; maintenant je sais à quoi m'en tenir sur la solidité de mes nerfs, et je vois que le danger qui e loin est quelque chose, de près n'est rien du tout.

— A présent que tu es aguerri, dit Servian avec gravité, il faut tâcher de t'en tenir à cette épreuve. Tous les coups d'épée n'ont pas pour résultat une écorchure.

— Je joins mes conseils à ceux de votre oncle, reprit Mme Caussade; il faut être brave, mais prudent!

— Peste! s'écria le colonel; vous voilà devenue furieusement raisonnable, madame l'héroïne, qui méprisiez tant les hommes prudents. Est-ce que le mariage fait déjà son effet?

— Le mariage! dit Félix d'un air stupéfait.

— Oui, mon lieutenant! reprit gaiement M. Herbelin; sachez qu'en votre absence et sans même avoir eu la politesse de demander votre consentement, nous avons arrangé un mariage où vous serez garçon d'honneur, morbleu! Allons, au lieu d'ouvrir les yeux comme si je vous racontais la retraite de Moscow, baissez la main de votre tante.

— Ma tante! répéta le jeune Cambier, qui se tourna tout interdit du côté d'Estelle.

— Oui, mon ami, dit Servian en s'efforçant d'amortir le coup que portait au romanesque adolescent cette déclaration si brusque et si imprévue; madame veut bien consentir à devenir ta tante. Ce titre ne peut qu'accroître encore le respectueux attachement que tu lui as voué, et j'espère que tu te montreras toujours digne de sa bienveillance.

En voyant la consternation du jeune homme et ses efforts pour ne pas fondre en larmes, Mme Caussade éprouva la compassion affectueuse qu'éveille toujours dans le cœur des femmes la douleur d'un enfant aimable.

— Vous aurez en moi une bonne vieille tante, lui dit-elle d'une voix caressante; je vous gronderai le plus rarement possible. Lorsque vous aurez fait quelque trait bien noir que vous n'oserez pas avouer à votre oncle, c'est à moi que vous viendrez vous confesser. A votre sortie de Saint-Cyr, je vous donnerai une belle dragonne pour votre sabre. Et puis, quand vous serez vous-même en âge de vous marier, nous vous

chercherons une petite femme aimable, jolie, spirituelle, que vous aimerez bien et qui vous rendra aussi heureux que vous méritez de l'être.

Ces paroles, dont Estelle cherchait à rendre l'enjouement communicatif, accrurent le chagrin de Félix au lieu de le consoler. Hors d'état de répondre un mot, le cœur gonflé et les yeux baignés de larmes que l'orgueil seul empêchait de couler, il s'éloigna et fut s'appuyer sur le balcon. Servian le suivit sans avoir l'air de remarquer sa douleur, et pour lui donner le temps de se remettre, il lui raconta les aventures de la matinée et la complète déconfiture de M. Tomayrion. Ce récit produisit la diversion salutaire qu'en espérait le narrateur; en dépit de son chagrin, Félix devint de plus en plus attentif et à différentes reprises il laissa échapper des exclamations de mépris.

Au moment où Servian achevait sa narration, le beau Raoul, que suivait un domestique chargé de bagages, traversa la terrasse devant la fenêtre; pour sortir de la maison, il n'y avait pas d'autre chemin, sans cela il est permis de croire que le héros déchu ne fût pas venu de la sorte passer sous le feu de ses ennemis. A sa vue, le désespoir de Félix se tourna en colère, ce qui est déjà un commencement de consolation.

— Monsieur Tonayrion! s'écria l'adolescent d'une voix éclatante, quand vous aurez envie d'un coup d'épée, faites-moi donc le plaisir de venir me chercher à Saint-Cyr.

Au lieu de se retourner pour répondre, le beau Raoul baisa la tête et continua son chemin d'un pas plus rapide.

— On ne doit pas frapper un homme à terre, dit Servian en mettant la main sur la bouche de son neveu, qui s'apprêtait à réitérer son apostrophe; c'est ce qu'on appelle le coup de pied de l'âne.

CHARLES DE BERNARD.

FIN.

POÉSIE CANADIENNE.

ODE DITHYRAMBIQUE, DÉDIÉE A MONSIEUR BOURGET, EVEQUE DE MONTREAL.

LES ABRIS.

Pourquoi riches seigneurs, en vos manoirs superbes,
Affectez-vous la volupté?
Pourquoi votre mépris, vos paroles acerbes
Repoussent-ils la pauvreté?
Pourquoi recherchez-vous tant les jeux et les fêtes,
Où la mort pose son linceul?
Lorsque tombe la nuit, vous appuyez vos têtes
Au milieu des plaintes, du deuil.

Vous voulez des trésors, pour, gorgés de délices,
Eterniser votre splendeur!
Vous les foulez aux pieds, les plus durs sacrifices
Sont la cause de leur malheur.
Où git votre piété qui peut tarir leurs larmes?
Les voyez-vous mourir de faim?
L'Irlande est-elle vouée à l'opprobre, aux alarmes?
Vous! croyez-vous au lendemain?

Sur vos murs orgueilleux de Dieu le doigt sévère
 Hélas ! écrira vos forfaits,
 Et les vents détraquent en un jour de colère
 L'élévation de vos palais.
 Que direz-vous, alors, aux coups de la tempête
 Qui ne se ralentira point ?
 Vous aurez tout perdu, richesses et conquêtes !
 Oh ! vous fuirez dans le lointain.
 Par milliers ils quittent la plage
 De leur patrie en proie à mille maux,
 Peste, famine ; on les voit par troupeaux,
 Ici, côtoyer le rivage,
 Spectres vivants, les yeux hagards ;
 L'Amérique qu'ils ont foulée
 Se creuse sous leurs... ô ! ciel, sous nos remparts
 L'espérance pour eux à jamais s'est voilée !

Aux abris, aux abris, cœurs généreux, sensibles !
 Apaisez leurs gémissements !
 Le mal rouge leurs os, leur misère est horrible ;
 Que pouvez-vous à leurs tourments ?
 Ils errent dans ces lieux, poussés par la violence
 Du plus effrayant désespoir.
 Hurlant comme des loups, martyrs de la souffrance ;
 Pour eux le jour n'a point de soir.

Sur de tristes grabats la fille avec la mère
 Blasphément dans leurs convulsions ;
 Combien ont vu le fils sur son malheureux père
 Porter le bras, dans ses visions.
 Ils s'ignorent entr'eux ! L'amour est infidèle ;
 Ils exposent leur nudité.
 Sur ces corps abrutis la passion se décèle,
 Hélas ! sans criminalité.

Qu'ils meurent aujourd'hui ! point de cris de détresse,
 De tant de maux on voit la fin.
 Les plus beaux sentiments, l'amitié, la tendresse,
 On voudrait réveiller en vain.
 Ces cadavres glacés !—nul des leurs ne resserre,
 Les froids cordons de leurs linceuls.
 Le convoi qui les suit au lieu du cimetière,
 Lui-même a cloué leurs cercueils.

Comme un vent qui brûle les airs,
 Dans la cité le typhus se propage ;
 Plus de gaieté, plus de concerts :
 Partout il décime, il ravage,

Où fuir pour échapper à l'horreur du trépas...
 Montréal est désert... plus de luxe, d'éclat !

Sublime religion, tes pasteurs vénérables
 Ont illustré la foi !
 Leurs soins infatigables,
 Sans bornes et sans loi,
 Toujours inébranlables,
 Malgré l'injustice du sort,
 Jusqu'à la dernière heure on peut braver la mort.

L'ardente charité, sœur de leur ministère,
 Sur l'océan du monde, en pleurs et en prière,
 A travers les écueils a guidé leur vaisseau.
 Sacrifice plus beau !
 Souffrante, ils ont salué l'éclatante bannière
 D'un martyrologe nouveau.

Abaissez vos yeux sur la terre,
 Filles de pitié,
 Dont la vie était calme auprès du sanctuaire
 O ! vous avez quitté

L'asile du bonheur pour affronter l'orage ;
 Les palmes dans vos mains ont donné quelque ombrage
 A ces êtres mourants.
 Vous avez succombé !... Recevez notre hommage.
 Demandez au seigneur de bénir notre encens.

O ! vertueux Prélat, qu'ici ton peuple t'aime !
 Tu possèdes un noble cœur.
 Qui ne révère point ta dignité suprême,
 Ton évangélique candeur ?
 Ils étaient, tes enfants, malheureux sur la terre.
 Proscrits, tu les traitas en père.
 Pour eux tu préparas des couronnes au ciel.
 Attends !... ta récompense est au trône éternel.

Et toi, dont le génie
 A tracé leur tableau,
 Même en trompant la mort, tu leur donnes la vie.
 HAMEL, nous admirons ton vigoureux pinceau,
 Oui, l'immortalité qui décerne la gloire
 T'accueille dans son char.
 Ton chef-d'œuvre de l'art,
 Si digne de l'histoire,
 Fera graver ton nom au temple de mémoire.

CHA. LÉVESQUE.

St. Benoit, sept. 1849.

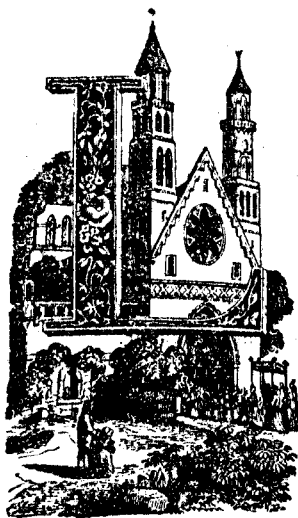


LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XXI.

Un Bal à la Bourse St Louis.



A vaste et magnifique salle de danse de la Bourse St. Louis resplendissait à l'éclat de deux cents becs de gaz, qui versaient leurs flots de lumière sur la brillante et joyeuse assemblée qui s'y trouvait réunie. L'élite de la jeunesse de la Nouvelle-Orléans se livrait en ce moment à tout l'entraînement de la danse, aux sons de la mélodieuse musique de la bande de Muscarelli, le grand violoniste de cette grande ville.

A l'autre bout de la salle, un orchestre de nègres, conduit par le maître Beneto, attendait, avec ses instruments de cuivre, que son tour fut arrivé de faire résonner la salle aux éclats de sa mâle musique, et d'entraîner, au souffle électrique de ses enivrants accords, tous ces jeunes créoles au cœur de feu comme une poussière dans les tourbillons d'une valse délirante.

L'orchestre des noirs jouait exclusivement pour les valse et les galops ; celui de Muscarelli, plus doux, plus suave, moins bruyant, jouait pour les mazourkas et les quadrilles.

On dansait en ce moment une mazourka, cette gracieuse et molle danse de la blonde Allemagne. C'était un splendide coup d'œil que celui qu'offrait la salle de la Bourse St. Louis. L'atmosphère imprégnée des snaves émanations qui s'échappaient des mille bouquets de fleurs que les jeunes filles tenaient en leur mains, ou portaient coquettement attachés à leur corsage, frémissait sous les ondulations d'une divine harmonie. Parmi les frais et rians visages des divers groupes de danseurs et de danseuses, distribués par la salle, on remarquait surtout les créoles Louisianaises, qui se balançaient à la danse, en imprimant à leurs tailles si souples, ces gracieuses ondulations qui leur semblent particulières, et que les filles des autres climats essaient en vain à imiter.

L'animation, la gaieté, l'enthousiasme rayonnaient sur toutes

les figures ; mais le plus animé, le plus excité, le plus enthousiaste de toute cette assemblée, c'était le comte d'Alcantara. Il s'était fait présenter à presque toutes les jeunes filles, et s'était présenté lui-même aux jeunes gens. On eut dit un des plus constants visiteurs des bals de la Bourse St. Louis. Il portait toujours ses talons hauts, il était décoré de tous ses cordons ; son visage tout défiguré par les brûlures qu'il s'était faites à bord du Zéphyr, grimaçait à chaque parole qu'il disait. Il s'était fait raser les cheveux que les flammes avaient tout grillés, et il portait une perruque blonde à cheveux flottants et bouclés. Ajoutez à tout cela qu'il ne lui restait plus que trois dents dans la bouche, une en haut, deux en bas, s'en étant cassé deux dans sa chute. Tout autre que lui eut gardé la maison pour ne pas se montrer avec une si triste figure ; mais le comte n'eut pas manqué un bal pour tout au monde ; et son accident était pour lui un véritable triomphe. Il avait raconté son aventure à tous ceux qui avaient voulu l'entendre, l'accompagnant de commentaires exorbitants.

Il allait de groupe en groupe, disant un mot à celle-ci, faisant un salut à celle-là, un clin d'œil à une autre ; sa présence était généralement accueillie par un sourire de fine moquerie, et quelque fois par des explosions de rire que le comte ne manquait pas de traduire en sourire d'encouragement et en expressions d'approbation. Pauvre comte, il se glorifiait et était heureux ! Il en est tant d'autres comme lui qui ont trop de présomption pour croire, ou trop peu de bon sens pour s'apercevoir qu'ils deviennent ridicules, alors qu'ils s'imaginent briller par leur esprit. Cependant il n'était pas bête ; mais il était si présomptueux, si fat, si rempli d'amour propre, si vain de ses titres et de ses richesses et de sa naissance illustre qu'il ne lui entraient pas dans l'esprit que le ridicule pût l'atteindre ou que le sarcasme pût lui être adressé !

Dans l'embrasure d'une fenêtre, Sir Arthur Gosford conversait tranquillement avec une autre personne, et jetait de temps en temps un regard plein d'orgueil paternel sur sa fille Clarisse qui dansait la mazourka en face de lui. La belle et noble figure de Sir Arthur était empreinte d'une certaine teinte de mélancolique distraction ; par moment il semblait complètement absorbé, écoutant sans entendre ce que lui disait son interlocuteur qui se trouvait être le Consul anglais à la Nouvelle-Orléans.

— Qu'avez-vous donc, Sir Arthur, lui dit le Consul qui s'aperçut de ses distractions, seriez-vous indisposé ?

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne puis chasser de sombres idées qui s'accordent bien peu avec la gaieté et le bonheur qui régnaient dans cette réunion. La fin tragique d'une

personne avec laquelle j'avais contracté la plus vive amitié, basée sur l'estime et la reconnaissance, ne peut s'effacer de mon esprit. Je ne puis m'expliquer son accident fatal. Je veux parler du capitaine Pierre de St. Luc. Après être débarqué auprès du Couvent des Ursulines, il devait rejoindre par terre son navire à la Nouvelle-Orléans ; comment aurait-il pu se noyer ? Et s'il s'était noyé, comment ne s'en serait-on pas aperçu plutôt ? Personne ne s'est aperçu de son malheur ; quelqu'un par hasard, a aperçu un corps noyé et en a averti les autorités !... Il y a là pour moi quelque chose d'étrange, d'inexplicable !... Mais encore une fois, pardonnez-moi de vous parler d'un sujet qui a si peu d'intérêt pour vous.

— Point du tout ! point du tout ! au contraire, je prends autant d'intérêt que qui que ce soit à tout ce qui peut concerner l'infortuné capitaine de St. Luc ; je le connaissais parfaitement, et tous ceux qui le connaissaient ne peuvent ne pas lui porter d'intérêt et plaindre son sort.

— Au plus noble caractère il joignait la plus grande bravoure et le plus admirable sang-froid. J'ai eu occasion d'en juger par moi-même dans l'attaque des pirates sur le Zéphyr, comme vous l'avez appris par les journaux.

— Oui, oui ! Noble et infortuné jeune homme, le digne héritier d'une fortune princière ! Mort avant d'avoir pu jouir de l'héritage que lui avait laissé M. Meunier qui passait pour son père adoptif, mais qu'on avait raison de croire être son père naturel.

Sir Arthur demeura un instant pensif, le front baissé ; puis il prit le bras du Consul en lui disant : « Changeons de conversation et passons dans la salle aux rafraîchissements. » Au moment où ils y entraient, le comte d'Alcantara en sortait, tenant au bras une femme sur le retour de l'âge, mais encore belle, et d'une taille magnifique, toute ruisselante de diamants, de chaînes d'or et de bracelets. Mise avec une extravagance de luxe qui seyait mal à son âge, cette femme fit une désagréable impression sur Sir Arthur.

— Sir Arthur ! Sir Arthur ! cria le comte, en l'apercevant, mais où diable vous êtes-vous donc tenu toute la soirée ? Voilà une demi-heure que je vous cherche par toutes les salles pour vous présenter la reine du bal, Madame Langlade !

Sir Arthur salua respectueusement ; Madame Langlade fit une révérence un peu prétentieuse. Ils échangèrent entre eux quelques mots de politesse.

— Excusez-nous, Sir Arthur, cria encore le comte de sa voix éclatante ; la mazourka est finie, et nous courons nous placer dans le galop que Madame m'a permis de danser avec elle. Venez donc nous voir danser, Sir Arthur ; vous allez voir comme je danse ça un galop, un vrai galop du Brésil !

Et sans en attendre davantage, le comte entraîna dans la salle sa partenaire, et alla se placer à la tête du galop.

— Connaissez-vous cette dame ? demanda Sir Arthur au Consul, quand ils furent entrés dans la salle aux rafraîchissements.

— Je ne la connais pas personnellement, mais très-bien de réputation. Elle est à la tête d'un pensionnat de jeunes demoiselles, dans la cité ; son institution, tenue sur un grand ton, a été considérée jusqu'à ces derniers temps, comme la meilleure de la Louisiane ; mais depuis quelques mois il circule d'étranges bruits à l'occasion de quelques unes de ses pen-

sionnaires, parmi lesquelles se trouve mêlé le nom d'un certain docteur Rivard.

— Le docteur Rivard ! répéta Sir Arthur, après un moment de réflexion ; mais il me semble que j'ai déjà entendu ce nom aujourd'hui ! Attendez... ah oui, n'est-il pas lié avec l'Hospice des Aliénés ?

— Justement le même.

— Et quels sont ces bruits qui circulent sur Madame Langlade ?

— Pas sur Madame Langlade directement, mais sur quelques unes de ses pensionnaires ; je ne sais si ces bruits sont fondés ou non, et comme je ne m'en suis pas occupé particulièrement, je ne puis vous en garantir l'authenticité.

— Vous m'intéressez, racontez-moi donc ce qu'on a dit.

— Il y a deux à trois mois, peut-être quatre, il paraîtrait que ce docteur Rivard, les uns disent par les intrigues de Madame Langlade, les autres disent que c'était durant son absence, ceux-ci prétendent par l'usage d'opium que fit le docteur, ceux-là assurent que c'était un piège qui lui fut tendu et dans lequel il fut entraîné par les sollicitations d'une pensionnaire du nom de Demoiselle Regnaud, fut découvert un soir pendant que les autres pensionnaires étaient à souper, dans la chambre de cette Demoiselle Regnaud, par une servante qui accourut aux cris qu'elle poussait.

— Et Madame Langlade ?

— On dit que Madame Langlade était absente et qu'elle ne revint que le lendemain. Cette aventure fit d'abord un grand éclat ; mais la réputation du docteur et les investigations rigoureuses que fit Madame Langlade sur cette affaire, ne laissèrent bientôt plus de doutes que cette Demoiselle Regnaud était une petite effrontée, méchante et libertine. Madame Langlade écrivit de suite, avec raison, à sa mère, que, si elle ne la retirait pas incessamment du pensionnat, elle en serait chassée ignominieusement.

— Tout cela m'a l'air passablement obscur ; le docteur a-t-il été renvoyé du pensionnat ?

— Point du tout ! depuis douze à treize ans il en est le médecin, et l'on prétend même que Madame Langlade lui est grandement endettée ; quelques-uns même vont jusqu'à dire que Madame Langlade et le docteur font ensemble un commerce d'amitié illicite, et qu'il lui fournit tout l'argent nécessaire à ses extravagantes toilettes ; mais quand à ces dernières imputations, personne n'y croit, comme vous le pensez bien.

— Cependant il n'y a jamais de fumée sans feu ; et je suis surpris qu'elle ait des pensionnaires.

— Elle en a bien peu de la ville ; ce sont presque toutes des jeunes personnes de la campagne, plusieurs des États du Nord et de quelques unes des Antilles, qui lui sont envoyées pour apprendre le français, la musique et les arts d'agrément.

Sir Arthur demeura quelques instants pensif.

— A quoi pensez-vous donc, Sir Arthur, demanda le Consul qui s'aperçut du froncement presque menaçant de son compagnon, vous êtes étranger ici, et dans deux jours vous serez en route pour New-York où vous aurez bien vite oublié la Nouvelle-Orléans et tous ses habitants.

— Pas tous, répondit Sir Arthur, en souriant à demi au Consul ; mais je songe que j'allais, sans le savoir, exposer une

jeune fille à laquelle je porte le plus grand intérêt, Miss Thornbull, l'enfant unique de l'un de mes amis, qui m'avait prié de la mettre dans un pensionnat de jeunes demoiselles à la Nouvelle-Orléans. Maintenant que j'y pense, je crois même que c'était aux soins de cette même Mde. Langlade que je devais confier cette chère enfant ; j'ai l'adresse dans mon portefeuille et je me proposais dès demain de l'y conduire.

— Mettez-la au Couvent des Ursulines ; c'est la meilleure institution de la cité.

— J'y verrai. Et ce docteur Rivard ! malgré moi cette scène de l'Hospice des Aliénés me revient à l'esprit !

— Quelle scène ? Sir Arthur.

— Un rien, peut-être ; une vieille folle, toute en haillons ! je ne devrais pas y faire attention.... Mais ce que vous venez de me dire du Dr. Rivard, me fait, en dépit de moi, rapprocher ces deux incidents.

— Quels incidents ?

— Celui de demoiselle Regnaud et de la folle de l'Hospice.

— Comment cela ?

— Je ne sais si ça mérite d'être mentionné.

— Racontez toujours.

— Vous avez visité l'Hospice des Aliénés ?

— Oui.

— Vous avez vu la salle où l'on renferme les folles ?

— Oui.

— Avez-vous vu au bout du corridor qui divise, dans toute sa longueur, les cellules des recluses, une plus petite cellule, une espèce de niche renfoncée dans le mur et gardée par une grille de fer.

— Oui, qui ; je m'en souviens. Il y a dedans une vieille femme folle, toute en haillons qu'elle déchire pour en recouvrir deux espèces de poupées de guenilles.

— C'est la même. Eh bien ! ce matin je suis allé visiter l'hospice. Après avoir parcouru les différentes salles, des hommes, des enfants, des femmes ; "voyez-vous là bas, au fond du corridor, me dit le portier qui me servait de Cicérone, c'est la cellule d'une vieille folle, qui se croit jeune et mère de deux enfants qu'elle soigne et veille nuit et jour ; mais depuis quelques années il est strictement défendu de la laisser voir aux visiteurs, car le docteur de l'hospice s'est aperçu que ça lui donnait des crises." Piqué dans ma curiosité de voir cette femme, je glissai une piastre dans la main du portier qui me dit d'aller la voir, pendant qu'il irait faire un tour au parloir.

Je me hâtai d'aller voir cette femme. Ma première impression en la voyant, fut une impression de dégoût plutôt que de pitié. Sa figure maigre et décharnée, ses grands yeux mornes, ses longs cheveux sales et gris qui tombaient sur ses épaules nues ; ses hardes en haillons, à peine suffisantes pour couvrir ses nudités ; ses pieds nus, froids et rouges couverts de boue, car elle patageait dans une espèce de bourbe limoneuse, joint à l'odeur qui s'exhalait de sa cellule me causèrent un sentiment de répulsion. En m'apercevant elle se retourna sur l'espèce de banc sur lequel elle était assise, de manière à me tourner le dos. Elle avait saisi dans ses bras et tenait pressée contre sa poitrine ses deux poupées de guenilles. "Allez-vous en," me dit-elle d'une voix qui me surprit par son extrême douceur mêlée de terreur, "mes enfants dorment, ils ont fait,

je n'ai pas de lait pour les nourrir ; ils ont froid, je n'ai rien pour les couvrir, bientôt Léon va venir, et il me donnera bien du pain et du linge." Je fus frappé du timbre argenté de cette voix si douce, et je l'examinai avec attention. Oui, continua-t-elle, il va venir Léon ; connaissez-vous le docteur Léon Rivard ? et la folle se retourna brusquement vers moi. "Vous ne connaissez pas le docteur Léon Rivard, c'est le père de ces petits ; il a été bien dur pour moi, il m'a battu, il m'a chassé, il m'a refusé un morceau de pain alors que je me mourais de faim ; mais je lui pardonne parcequ'il m'a promis de faire vivre mes petits, qui sont les siens, les siens, les siens....."

A mesure que je regardais cette femme, j'étais surpris de sa physionomie douce et expressive, de ses beaux grands yeux noirs qui s'animaient à mesure que son exaltation augmentait, de ses lèvres vermeilles et de deux rangées de dents blanches et régulières. On ne pouvait distinguer l'éclat de sa peau dont la couleur se perdait sous une épaisse couche de crasse.

Elle tint longtemps ses yeux fixés sur moi, et je crus les voir briller d'un éclair d'intelligence. Elle se passa deux à trois fois la main sur le front, regarda ses poupées, puis me dit d'un accent que je n'oublierai jamais : "voulez-vous me donner votre mouchoir pour que j'en couvre mes pauvres petits ?" Je lui donnai mon mouchoir. Elle ne s'y attendait probablement pas, car elle resta comme stupéfaite, la main tendue et immobile, les yeux fixés et ardents.

— Prenez, ma bonne vieille, lui dis-je.

— Elle laissa retomber son bras avec une espèce d'accablement et d'amère désappointement.

— Vieille ! répéta-t-elle, et une larme pleura de ses yeux : Vieille ! Tout le monde m'appelle vieille ! Suis-je donc tant vieille en si peu de jours ? Quand le docteur Rivard abusa de mon innocence au pensionnat, je n'avais que seize ans, et il y a à peine de cela neuf mois !... ah ! je me rappelle, j'ai tant souffert !... qu'en effet je dois être bien changée. Je ne suis plus la gentilette Irène de Jumonville, comme on m'appelait au pensionnat. Mes cheveux ne sont plus noirs et bouclés, longs et soyeux, on ne me donne pas de peigne pour les peigner ; ma peau n'est plus blanche et rose, on ne me donne pas d'eau pour me laver ; mes pieds sont toujours dans la boue ! et si le bon Dieu ne me disait pas de vivre pour mes pauvres petits, je mourrais bien vite ou je deviendrais folle.....

Sir Arthur fut interrompu dans son récit par la voix éclatante du comte d'Alcantara, qui criait de la salle de danse, "sir Arthur, sir Arthur, venez donc mettre Mlle. Clarisse à l'ordre."

Sir Arthur, en entendant prononcer le nom de sa fille, courut à la salle de danse.

— Qu'est-ce que c'est, demanda-t-il ?

— Mademoiselle Clarisse, s'écria le comte, tout essoufflé du galop furieux qu'il venait d'achever, m'a promis de danser avec moi la prochaine danse et elle refuse maintenant, parce que j'ai fait consentir l'Orchestre à jouer un pas de deux-volage au lieu d'un quadrille. C'était une surprise que je ménageais à l'assemblée et à mademoiselle Clarisse, elle qu'on les danse si bien !

Clarisse Gosford, toute confuse de s'entendre ainsi appelée

en plein bal, courut prendre le bras de son père, et passa avec lui dans un autre appartement.

Le comte ne se tint pas pour battu, et ne démordit pas de l'idée de gratifier l'assemblée d'un pas de sa façon. « Messieurs et mesdames, s'écria-t-il en s'élevant sur une chaise, c'est malheureux que Miss Gosford n'ait pas voulu me joindre dans un pas de deux ; elle est admirable, étonnante, éblouissante dans cette danse, mais vous ne perdrez pas tout, et j'espère que vous ne perdrez rien au change, car je vais danser un pas seul.

— Bravo ! Bravo ! crièrent plusieurs jeunes gens.

— Orchestre ! cria le comte de toute la force de ses poulmons, un pas seul Brésilien ! La Cracovienne ou la Cachucha, l'un ou l'autre ou tous les deux !

— Bravo ! Bravissimo ! s'écria-t-on de toutes parts, pendant que les jeunes gens et les jeunes filles se rangèrent en cercle, pour mieux voir le comte, qui prit sa position au milieu de la salle, avec le plus admirable aplomb et la plus satisfaite contenance.

Il y eut un instant d'attente et de silence. Le comte offrait la plus étrange caricature avec ses énormes collets de chemise, qu'il portait à la *Saint Charles* au risque de se couper les oreilles, entre lesquels s'encadrait son visage de pomme cuite. — Il fit signe du doigt à l'Orchestre de commencer. L'Orchestre partit et le comte aussi. A la première pirouette que fit le comte, toute l'assemblée partit d'éclats de rire. Les jeunes gens applaudissaient, les jeunes filles se cachaient la figure sous leurs éventails ; le comte se démenait de plus en plus, enthousiasmé par les applaudissements. Au plus fort de la danse, quelqu'un s'avisait de faire signe à l'Orchestre, qui cessa de jouer tout à coup. Le comte ne s'en aperçut pas, au milieu des cris et des bravos étourdissants qui s'élevèrent de tous côtés ; et ce ne fut que lorsqu'épuisé de fatigues et ruisselant de sueur, il se retourna vers l'Orchestre pour lui faire signe d'arrêter, qu'il s'aperçut qu'il ne jouait plus. Il resta un instant stupéfait, ne sachant s'il devait se fâcher ou en rire, mais les bravos qui redoublèrent le décidèrent bientôt, et il cria bravo plus fort que tous les autres.

Il fut aussitôt entouré par une foule de jeunes gens, qui lui prodiguèrent mille louanges exagérées et voulurent l'entraîner à la barre du café, pour prendre des rafraichissements et fumer un cigarre.

— Non, non, criait le comte, je veux danser le prochain quadrille avec Miss Gosford ; elle me l'a promis, j'y tiens.

Ce ne fut qu'après s'être satisfait par lui-même, que Miss Gosford était partie avec son père, que le comte consentit à aller boire un verre de punch au café, où les nombreuses visites qu'il y avait déjà faites, et les copieuses libations qu'il y avait offertes au Dieu des bonnes gens, n'avaient pas peu contribué à lui monter la tête au point de lui faire faire l'extravagante folie, qui venait de le rendre la risée de toute une salle de danse.

CHAPITRE XXII.

Retour à la vie active.

La vigoureuse constitution du capitaine Pierre, joint à une journée de tranquillité, à une diète prudente, à une nuit de repos et au bonheur de se sentir libre, avait triomphé de la

maladie ; et le matin, quand le soleil vint éclairer sa chambre et que les chants du Moqueur vinrent égayer son réveil, le capitaine se sentit tellement rafraichi qu'à l'exception d'un peu de faiblesse, il se trouva aussi bien qu'il avait jamais été.

Trim, enveloppé dans une couverture, s'était jetté tout habillé et dormait comme un bienheureux, couché sur le plancher au pied du lit de son maître.

Il était encore de bien bonne heure, et Pierre, afin de ne réveiller personne dans la maison, se leva tout doucement et appela Trim, en le secouant assez vigoureusement pour le tirer de son profond sommeil.

— Trim, lui dit-il quand il l'eut réveillé, je vais aller à bord du Zéphyr, j'ai besoin de voir ce qui s'y passe ; j'irai ensuite déjeuner avec M. Meunier, s'il est de retour de la campagne où tu m'as dit qu'il était allé. Dans tous les cas, tu diras à Mde. Regnaud de n'être pas inquiète, que je me sens parfaitement bien, et de ne pas m'attendre pour déjeuner.

— Vous pas pouvez sortir à ct'heure, le docteur li l'a dit vous pas sorti di tout encore avant lundi.

— Si le docteur me voyait, il me trouverait assez bien pour me laisser sortir. Et d'ailleurs il faut absolument que je voye M. Léonard et M. Meunier. Après cela je penserai à Mde. Coco-Létard et à ses élèves !

Trim vit avec terreur sur la physionomie de son maître sa décision de sortir, pour aller chez M. Meunier et à bord du Zéphyr. Quoique son maître lui parut parfaitement rétabli, il croyait que, s'il apprenait subitement la mort de M. Meunier, cette nouvelle ne lui causât une réaction, aussi fit-il tout en son pouvoir pour le détourner de sa résolution.

— Moué va couri cri M. Léonard, et améné li à li tout suite : pis moué couri l'après chez M. Meunier, quoique moué sé bien li pas vini, car li l'été pas vini encore hier soir, dit Trim en élevant sa voix.

— Ne parles pas si fort, tu vas réveiller les personnes qui dorment dans la chambre voisine.

C'était bien cela qu'espérait Trim, et il comptait sur l'influence de Mde. Regnaud pour dissuader le capitaine de sortir, au moins avant que le docteur eut donné son opinion sur la convenance de l'informer de la mort de M. Meunier, qu'il ne fallait lui apprendre qu'avec les plus grandes précautions.

— Vous l'été encore faible ; et pis c'est pas tout, continua Trim sur le même ton, il été bon vous pas montré li dans le rues, avant nous l'atropé tous ceux qui voulé faire li mourir dans l'cachot ; moué croyé y avait grand complot et M. Léonard itou.

— C'est justement pour cela que je veux voir M. Léonard.

— Eh bin ! moué couri cherché li. Et tout en disant cela Trim sortit de la chambre.

Il a peut-être raison, pensa le capitaine quand Trim fut sorti ; il doit y avoir eu quelque complot dans lequel les Coco-Létard ne jouait qu'un rôle secondaire. En effet ce n'était pas mon argent qu'ils voulaient avoir, d'ailleurs eavaient-ils si j'en avais sur moi ? Il doit y avoir quelque main puissante et secrète qui faisait mouvoir les fils de cette trame. Nous verrons.

Tout en faisant ces réflexions, le capitaine s'habilla, après quoi il passa, tout doucement, dans le salon où il s'assit sur un fauteuil près de la table sur laquelle il y avait plusieurs jour-

naux. Il en prit un qu'il se mit à lire avec avidité. C'était le *Courrier de la Nouvelle Orléans*, de la veille. Et ce que Trim avait tant redouté arriva, sans que le capitaine Pierre eut mis les pieds hors de la maison de Mde. Regnaud.

Voici ce qui se trouvait sur le journal : « A peine annonçons-nous l'arrivée du trois mats le *Zéphyr*, venant du Brésil, et la glorieuse conduite de son capitaine lors de la rencontre des Pirates, dont nous avons donné la description dans notre dernier numéro, que nous avons à enregistrer aujourd'hui sa mort prématurée et sa fin tragique. Le jeune Pierre de St. Luc arrivait justement à temps, pour recueillir l'immense succession que lui avait légué son bienfaiteur ; mais la providence en avait ordonné autrement, et à peine les cendres de feu M. Alphonse Meunier avaient-elles eu le temps de se refroidir, que celles de son héritier ont été déposées près des siennes. Son corps fut trouvé flottant au bayou bleu, noyé par accident, suivant le rapport du Coronaire.

« Les funérailles du capitaine Pierre de St. Luc ont eu lieu à la cathédrale, à midi précis. Une foule immense assistait à la cérémonie ; la présence des matelots du *Zéphyr* et du *Sauveur*, rangés quatre de front à l'arrière du cercueil, donnaient à la procession un air de solennelle grandeur. »

Le capitaine lut à deux reprises l'article du *Courrier*, sans pouvoir y rien comprendre. Il regarda à la date de la publication ; c'était celle du 1er novembre 1836.

— Mais c'était bien hier ! se dit le capitaine, en relisant l'article pour une troisième fois. Oui, c'est ça, c'est bien ça.... Comment ? M. Meunier mort ! et moi mort, noyé, enterré.... mes funérailles.... mes matelots à mes funérailles !—oui, c'est bien ça. Et pourtant, je ne dors pas.... En vérité je n'y comprends rien !

Le capitaine mit le journal sur la table, se rejeta en arrière dans le fauteuil, et le front appuyé dans ses deux mains, les coudes aux bras du fauteuil, il se mit à réfléchir. Mais plus il réfléchit à ce que contenait le *Courrier*, plus les choses lui parurent énigmatiques, à l'exception néanmoins de la mort de M. Meunier, son bienfaiteur, son père ; plus que son père, puisque son père il ne l'avait jamais connu.

Pierre sentit son cœur oppressé d'une immense douleur ; et à mesure que surgissaient à sa mémoire les vertus, les bontés, la tendresse, les attentions et les bienfaits de M. Meunier pour lui, il se sentait de plus en plus accablé sous le poids du coup dont il était frappé, dans ce qu'il avait de plus cher au monde, la personne dans laquelle il avait concentré toutes ses affections et son amour filial.

Il demeura quelque temps absorbé dans sa douleur, puis il se leva, fit trois à quatre tours dans le salon, la tête penchée ; puis il revint auprès de la table, regarda quelques instants le journal, qui lui avait appris la mort de son bienfaiteur, sans y toucher. Ses yeux semblaient se couvrir d'un voile, il regardait et tout ce qui se trouvait sur la table lui apparaissait comme une masse confuse. Il eut voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Il se frotta les yeux, prit le journal dans ses mains, et pour une quatrième fois lut le compte rendu qu'il contenait. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; M. Meunier était bien mort ! A l'idée des vertus de son bienfaiteur, de sa générosité si bienfaisante pour les malheureux, de sa piété si sincère durant sa vie, vint se joindre la pensée et l'image des récompenses

qui lui avaient été réservées dans l'autre monde ; insensiblement il fléchit les genoux et se prosternant devant son Dieu, il offrit une prière fervente du fond de son cœur. Cet homme qui, depuis des années, n'avait pas fait une prière, n'avait pas demandé un secours au ciel, n'avait pas offert un remerciement pour les grâces et les faveurs qu'il avait reçues, courbait en ce moment son front devant le Souverain juge du monde, devant lequel tôt ou tard doivent venir s'humilier les plus orgueilleuses têtes et les cœurs les plus endurcis. La prière du capitaine Pierre fut agréable à Dieu, parce qu'elle était sincère, parce qu'elle partait de l'âme ; et il en fut récompensé. D'abondantes larmes coulèrent silencieusement de ses yeux, et soulagèrent sa poitrine ; il se sentit plus fort, car il avait demandé de la force au Dieu tout-puissant ; il se sentit plus calme, car il avait demandé du calme au Dieu de toutes consolations.

Au moment où Pierre se relevait, la figure encore toute baignée de pleurs, Madame Regnaud entra dans le salon. Elle fut fort étonnée de voir le capitaine tout en larmes, et s'empressa de lui en demander la cause. Il lui montra du doigt le journal qui était sur la table.

— Ah ! s'écria Mde. Regnaud, cette Mathilde ! je lui avais bien recommandé pourtant de cacher toutes les gazettes. Mais aussi qui aurait pu se douter que vous seriez si matinal !

— N'en voulez pas à mademoiselle Mathilde de son oubli, répondit le capitaine avec un soupir, tôt ou tard j'aurais appris cette fameuse nouvelle ; peut-être valait-il mieux que ce fut de cette manière, car c'était la volonté de Dieu, et il me donne la force de la supporter.

— Oui, mon pauvre Pierre, continua Mde. Regnaud qui savait qu'il n'y a rien de si propre à calmer les grandes douleurs que d'y associer le nom de Dieu, c'était la volonté de Dieu, et tout ce qu'il fait est pour le mieux. Soumettons-nous avec résignation à ses volontés, c'est le moyen de lui être agréable et de reconnaître son infinie bonté.

— C'est ce que j'ai fait, ma bonne Mde. Regnaud, et je me sens plein de force et de résignation.

— J'entends quelqu'un ouvrir la porte de la cuisine :

— Tiens ! c'est toi, Trim, s'écria Mde. Regnaud.

— Oui, madame, répondit Trim en faisant un salut.

— As-tu amené M. Léonard ? demanda le capitaine.

— Oui, li l'été à la porte, où moué a dit à li d'attendé jusqu'à ce que vous diré li pour vini.

— Fais-le entrer ; madame Regnaud me permettra bien de le recevoir dans ma chambre.

— Mais certainement, mon Pierre ; dans ta chambre ou dans ce salon. Fais comme si tu étais chez toi, ne te gêne pas.

Quand M. Léonard fut entré dans la chambre à coucher du capitaine, celui-ci prit affectueusement son esclave par la main et se retournant vers M. Léonard il lui dit : « voici mon meilleur ami, je lui dois la vie ; je vous prends à témoin que de ce jour il est libre et je veux qu'il soit traité comme tel jusqu'à ce que les formalités de la loi aient pu être remplies à cet effet. Si vous n'avez pas d'objection, nous le serons entretier avec nous pour nous consulter ensemble, car nous avons bien des choses à faire, et j'ai besoin de son avis. » M. Lé-

onard approuva le capitaine ; tandis que Trim, tout confus et ne trouvant pas de paroles pour exprimer ce qu'il ressentait, regardait le capitaine avec de grands yeux étonnés.

Ce qui étonnait le plus Trim, ce n'était pas l'offre que lui faisait son maître de sa liberté, il la lui avait déjà offerte vingt fois, comme nous l'avons dit, et il l'avait toujours refusée ; ce n'était pas non plus de lui entendre dire qu'il lui devait la vie, il n'avait fait en cela que son devoir et il ne s'en attribuait aucun mérite particulier, Tom en avait fait autant, et tout autre en eut fait de même, pensait le négro ; mais ce qui pour lui valait mille fois mieux que la liberté, c'était de s'entendre appeler le meilleur ami de son maître, de sa propre bouche, et en présence du premier lieutenant du Zéphyr, en dépit des préjugés si enracinés des blancs contre les esclaves, espèces de choses qui ne sont ni hommes ni bêtes !

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le capitaine put obtenir de Trim, qu'il entrât dans sa chambre pour prendre part aux délibérations, qui allaient avoir lieu ; et quand il fut entré, il fut impossible de le décider à prendre une chaise, il voulut absolument rester debout.

Le capitaine demeura plus de deux heures renfermé avec ces deux hommes, dans sa chambre en secrète consultation.

Quand il sortit pour aller déjeuner, sa figure était pâle, son front soucieux, son regard fixe ; il tenait à la main la petite bouteille de poison, que Pierrot avait donné à Trim, lorsque celui-ci suivit le mulâtre dans le jardin de M. Meunier. Avant d'entrer dans la salle à déjeuner, où l'attendait Mde. Regnaud et sa fille, le capitaine enveloppa soigneusement la petite bouteille dans un morceau de chamois et la mit dans sa poche de gilet.

Après avoir présenté ses excuses à Mde. Regnaud et à sa demoiselle de les avoir fait attendre, ils s'assirent à la table, sans dire un mot. Le repas se passa dans le plus grand silence, mais non sans une grande envie de la part de Mde. Regnaud d'apprendre l'histoire du capitaine. De temps en temps elle jetait un coup d'œil furtif sur ce dernier, qui, sans lever les yeux de dessus son assiette, mangeait plus de l'air d'un homme qui accomplit une œuvre de nécessité et d'habitude, que pour satisfaire un appetit qu'il ne semblait pas avoir.

— Vous devez avoir hâte de savoir comment il se fait que l'on m'ait cru mort, et que l'on ait enterré un étranger pour moi.

— Eh bien ! oui, Pierre ; j'avoue que j'en suis assez curieuse.

— J'ai été la victime d'un odieux mais habile complot, et c'est afin d'en découvrir les auteurs que je vous demande la permission de rester encore quelques jours avec vous. J'ai besoin de rester caché pour quelque temps aux yeux du monde, qui doit me croire mort.

— Certainement ; reste tant que tu voudras.

— J'aurai encore besoin d'abuser de votre bonté jusqu'au point de vous prier de vouloir bien me permettre de recevoir dans ma chambre quelques personnes que j'ai prié M. Léonard d'aller chercher.

— Mais, sans doute. Je t'ai déjà dit que tu étais chez toi ; ne te gênes pas, sans cela tu me ferais de la peine et à Mathilde aussi.

Le capitaine jeta un coup d'œil sur la jeune fille, dont la douce figure un peu pâle s'anima sous le regard de Pierre, en s'entendant nommer par sa mère.

— J'ai encore une faveur à vous demander, c'est de me permettre de vous faire attendre encore quelques jours, avant de vous raconter mon histoire.

— Tu ne pourrais pas nous en dire un petit bout, tout petit ; demanda Mde. Regnaud, dont la démangeaison, à l'endroit de la curiosité, tenait de cette vertu si intactement préservée par son sexe, depuis qu'elle lui fut spécialement léguée par notre première mère.

— Excusez-moi pour le présent.

— Ah ! Pierre.

— Ah ! monsieur Pierre, ajouta timidement Mathilde.

— Il m'est pénible de vous refuser, mais c'est impossible absolument impossible pour le présent.

— Quand donc ?

— Peut-être ce soir pourrai-je vous en dire une partie.

— C'est bien, mon Pierre, répondit Mde. Regnaud qui vit, à l'expression sérieuse du capitaine, qu'elle n'en obtiendrait rien pour le présent ; nous ne te pressons pas, car je sais que, si tu le pouvais, tu le ferais.

Le roulement d'une voiture, qui s'arrêta devant la porte, mit fin à la conversation. Bientôt M. Léonard entra avec Sir Arthur Gosford, que le capitaine avait envoyé chercher. Sir Arthur, qui n'avait pas été prévenu par M. Léonard, demeura immobile d'étonnement en apercevant le capitaine. Ce dernier ne put s'empêcher de sourire de la contenance de Sir Arthur.

— Donnez-moi donc la main, Sir Arthur, n'ayez pas peur de me toucher, je ne suis pas un revenant, quoique vous ayez assisté à mon enterrement hier.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, s'écria enfin Sir Arthur, qui avait eu peine à trouver la parole et qui n'avait osé en croire ses yeux ; mais qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Ça veut dire, Sir Arthur, qu'hier vous me croyiez mort, et qu'aujourd'hui vous avez de la peine à croire que je ne le sois pas encore ; lui dit le capitaine, en le prenant par la main et le conduisant dans sa chambre. Excusez-moi si j'ai pris la liberté de vous envoyer chercher, au lieu d'être allé vous voir moi-même. Vous allez bientôt en savoir la raison. Faites-moi le plaisir d'entrer. En attendant M. Léonard voudra bien, dit-il en se tournant vers ce dernier, allez chercher un agent de police dont l'activité, l'intelligence et la discrétion duquel on puisse placer la plus grande confiance.

— Je vais tâcher de trouver le vieux André Louriot.

— C'est justement l'homme qu'il me faut !

Aussitôt que M. Léonard fut parti, le capitaine ferma la porte et prenant une chaise près de Sir Arthur, lui dit :

— Vous êtes surpris, Sir Arthur, et vous avez raison de l'être ; mais il y en a bien d'autres qui le seront plus que vous ! Il ne s'en est pas fallu grand'chose que je ne devins la victime d'un infernal complot, monté, je n'en doute pas, dans le but de me priver de la succession de mon vénéré bienfaiteur, M. Alphonse Meunier.

— Je n'ai pas besoin de vous dire mon étonnement, M. de St. Luc, vous le présument assez si vous ne l'aviez pas lu sur ma figure. Mais je vous avoue, que je ne pouvais m'ex-

pliquer comment vous aviez pu vous noyer, et je n'avais aucun doute que vous n'étiez tombé victime de quelqu'assassinat. Mais comment vous êtes-vous échappé ?

— C'est Trim, mon nègre, qui m'a délivré des mains de mes bourreaux, qui à leur tour sont mes prisonniers ; les chefs du complot m'échappent encore, du moins celui qui en était le chef et la tête, mais je suis sur la piste, et avant longtemps j'espère, ce soir peut-être, je l'aurai en ma puissance. Mais, Sir Arthur, pardonnez-moi de vous retenir si longtemps, je vous avais envoyé chercher pour vous prier de vouloir bien vous charger de quelques lettres pour le Canada. Comme vous ne deviez rester que quelques jours à la Nouvelle-Orléans, je craignais que vous ne partissiez sans que je pus vous voir.

— Je devais partir ce matin, mais je suis forcé de rester ici encore quelques jours.

— Je suis bien content, j'aurai occasion de vous voir encore.

— Bien certainement.

— Et comment est mademoiselle Clarisse ?

— Très-bien, je vous remercie.

— Et Miss Thornbull ?

Sir Arthur baissa la vue, une légère pâleur passa sur son front, et il répondit après un instant d'hésitation.

— Je ne l'ai pas vue depuis hier à midi, elle n'était pas trop bien. Et changeant brusquement de conversation, il continua : je n'en reviens pas vraiment, M. de St. Luc ; vous dire combien je suis heureux de vous revoir aujourd'hui hors de danger, plein de vie et de santé, quoique vous ayez l'air un peu changé, n'est pas nécessaire. Notre amitié, formée et cimentée dans des circonstances comme celles sous lesquelles elle a commencée, est trop profonde pour que nous ayons besoin de protestations mutuelles, afin d'y croire. Si vous avez besoin de moi, si je puis vous être de quelque service, dites-le, je suis à vos ordres ; si vous avez besoin d'argent, ma bourse vous est ouverte. Vous êtes plus riche, bien plus riche que moi, je le sais ; mais je sais aussi que, pour quelques jours aux moins, vous ne pourrez jouir de votre fortune.

— Merci, merci, Sir Arthur ; vous êtes mon amie, je le sais, et c'est pour cela que je ne voulais pas vous laisser partir sans vous revoir. Quand à vos offres d'argent, je vous suis bien obligé ; M. Léonard m'a apporté ce matin mille dollars, qui me suffiront de reste jusqu'à ce que je puisse en avoir d'avantage.

— Je ne vous presse pas d'avantage, car je pense que vous ne voudriez pas faire de cérémonies avec moi.

— Non, Sir Arthur, je ne ferais pas de cérémonie avec vous ; mais ne parlons plus de cela. Quand partez-vous ?

— Dans quelques jours.

— Qu'est-ce qui vous fait retarder votre départ ? vous étiez si pressé de vous rendre à New-York.

— Rien... rien de particulier, répondit Sir Arthur d'un air embarrassé ; mais vous, racontez-moi donc comment vous avez failli être la victime de cette odieuse trame. Je ne puis en revenir.

— Bien volontiers, Sir Arthur, d'autant plus que je serais fort aise d'avoir votre avis, sur ce qui serait le mieux à faire dans les circonstances actuelles. Pierre de St. Luc raconta

comment, au débarquement du navire, il fut conduit par la mère Coco à l'habitation des Champs ; sa chute dans le cahot, le traitement qu'on lui fit subir ; ses hardes qu'on lui enleva ; le serpent à sonnettes qu'on y jeta ; la découverte que fit Trim que le noyé n'était pas son maître ; ses soupçons, ses recherches avec Tom ; comment Trim rencontra le Dr. Rivard chez le vendeur de poisons et de serpens.

— Le docteur Rivard ! s'écria Sir Arthur, encore ce docteur Rivard ! c'est donc un terrible homme !

— Comment le connaissez-vous ?

— Continuez ; je vous dirai cela après.

Le capitaine raconta comment Trim après avoir rencontré la vieille négresse Marie, l'esclave du Dr. Rivard, fit part de ses soupçons à Tom, leurs recherches, leur visite à l'habitation des champs ; leur désappointement à la réception que leur fit les Coco-Létard ; la lutte de Trim et de Tom avec les Coco ; enfin sa délivrance.

— Eh bien ! continua le capitaine, qu'en pensez-vous, Sir Arthur ?

— Je suis confondu de l'audace et de la méchanceté de ces monstres ; et d'après ce que vous m'avez dit je n'ai aucun doute que ces Coco-Létard étaient les instruments de ce Pluchon, qui lui-même n'était que l'agent du Dr. Rivard. Mais c'est donc un bien méchant homme, que ce docteur Rivard ?

— Il a toujours passé pour un saint homme, bien pieux, bien dévot, bien bon, bien généreux.

— L'hypocrite !

— Que me conseillez-vous de faire ? Je n'ai pas de preuves positives contre le docteur.

— Voici ce que je ferais. D'abord je ferais surveiller toutes les démarches du docteur, et prendre tous les renseignements possibles à son égard. Je ferais déterrer M. Meunier et voir si l'on ne découvrirait aucune trace de poisons.—

— J'ai justement eu la même idée, et c'est pour j'ai envoyé chercher un fameux agent de police, qu d'un instant à l'autre.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce Pluchon était nier avec les Coco-Létard ?

— Oui.

— Je les ferais parler ; et par peur, menaces, ou autrement, je tâcherais d'en obtenir tout ce qu du complot.

— C'est une heureuse idée, s'écria le capitaine en se et se frottant les mains. Je veux les voir dès aujourd Voulez-vous venir avec moi à l'habitation des Champs. Ne prendrons une voiture fermée.

— Avec le plus grand plaisir.

— Maintenant, Sir Arthur, dites-moi comment vous connaissez le docteur Rivard ?

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu ; mais hier, entendu son nom mêlé à deux affaires qui, si elles étaient vraies, lui mériteraient l'exécration de toutes les honnêtes personnes de la ville. La première ne me paraît pas bien claire, et je n'y aurais pas fait attention si, hier soir, au bal la Bourse St. Louis, M. le Consul ne m'eût, à l'occasion d'une Mde. Langlade que j'y ai rencontrée, raconté la scène de affaire arrivée dans son pensionnat entre le docteur Rivard et une des élèves.

Au nom de Mde. Langlade, le capitaine tressaillit en pensant à mademoiselle Regnaud.

— Voici, continua Sir Arthur, ce qui m'est arrivé hier matin ; étant allé visiter l'hospice des Aliénés, j'y vis une folle, que je pris d'abord pour une vieille femme, elle s'appelle Irène de Jumonville.

Au nom d'Irène de Jumonville, le capitaine chercha à rapeler des souvenirs et redoubla d'attention.

Au son de sa voix douce et mélodieuse, j'examinai cette femme avec plus d'attention. Elle est encore jeune, peut-être n'a-t-elle pas plus d'une trentaine d'années ; quoiqu'on lui en donnerait au moins soixante, à voir ses cheveux gris, son visage amaigri, et ses mains décharnées. Elle ne me parut pas aussi folle, que le portier me l'avait représentée ; je crus apercevoir quelque lueur d'intelligence dans son regard, et du bon sens dans ses paroles. Elle accusa le docteur Rivard d'être la cause de tous ses malheurs, et d'avoir complété sa ruine, après avoir abusé de son innocence. Voilà tout ce que j'en pus apprendre. Comme vous voyez, ce n'est pas bien clair ; et de plus cette femme est folle, me dit-on, depuis une douzaine d'années.

— Cette histoire m'intéresse plus que vous ne pensez.

— Vraiment ?

— Je prendrai des renseignements.

— La seconde affaire est celle-ci : il paraît qu'il y a deux à trois mois, au pensionnat de Mde. Langlade, il y avait une jeune demoiselle du nom de Mathilde Regnaud. Le docteur fut découvert dans la chambre de la jeune fille, pendant que le reste des élèves étaient au souper. La jeune fille accusa le docteur, mais celui-ci offrit je ne sais quelles explications, toujours est-il, que la jeune fille fut obligée de quitter le pensionnat pour éviter l'alternative d'en être chassée.

— Mais c'est donc un monstre que ce docteur Rivard ! s'écria le capitaine, dont l'œil étincela d'indignation.

— Quand à moi, je suis convaincu que le docteur Rivard avait voulu attenter à l'honneur de la jeune fille, et qu'elle était innocente.

— Affreux ! Affreux !..... Mais nous verrons ; il y a un Dieu qui veille à tout, il fait triompher l'innocence comme il démasque la turpitude et confond les coupables.—

En ce moment M. Léonard arrivait, accompagné de l'agent de police, André Louriot.

André Louriot était un de ces vieux limiers exercé au métier par vingt ans de service ; il n'y avait pas de brigand qu'il ne connût de fait ou de réputation, et s'il n'avait pas toujours contre eux de preuves suffisantes pour justifier leur arrestation, il avait les yeux sur eux. Employé presque toujours dans les affaires difficiles, il savait déployer au besoin un tact et une finesse admirables, une patience inaltérable, une activité extraordinaire et un courage à toute épreuve. C'était justement l'homme qui convenait le mieux au capitaine.

— Bonjour, M. Lauriot, lui dit le capitaine en souriant à la surprise de ce dernier.

— Bonjour capitaine, je crois, si je ne me trompe, que vous êtes le même qui étiez mort avant hier, enterré hier et vivant aujourd'hui ; et Lauriot fit entendre un de ses rires à demi étouffés, qui lui étaient particuliers.

— Le même, M. Lauriot, le même ; mais pour quelques

jours encore, je dois encore être mort pour le monde, jusqu'à ce que j'aie pu mettre la main sur quelques personnes, qui ne s'attendent certainement pas à ma résurrection. En attendant voici ce que je désire que vous fassiez pour moi. Connaissez-vous le docteur Rivard ?

— Très bien.

— Un nommé Pluchon, espèce de huissier !

— Parfaitement.

— Une madame Langlade ?

— Je la connais de vue.

— C'est bien. Vous ferez surveiller le docteur Rivard, de manière à m'informer de ses moindres démarches. Il ne faut pas qu'il soit perdu de vue, nuit et jour.

— Je comprends.

— Vous prendrez tous les renseignements possibles sur cette madame Langlade, et ses rapports avec le docteur Rivard.

— Très bien.

— Ainsi que sur ce Pluchon.—Connaissez-vous à l'hospice des Aliénés une folle du nom de Jumonville.

— Oui.

— Je désire connaître tout ce qui a rapport à cette femme et les causes de sa folie.

— Je tâcherai.

— Aussitôt que vous pourrez me faire parvenir quelques renseignements, envoyez les moi ou plutôt apportez les moi vous même ici. Il est maintenant neuf heures, je vous attendrai à onze. Voici une vingtaine de dollars pour commencer. A propos j'oubliais une chose importante. Vous avez connu M. Meunier ?

— Qui est mort dernièrement ?

— Oui. On soupçonne qu'il a été empoisonné. Y aurait-il moyen de s'en assurer, sans donner l'éveil au docteur Rivard ?

— Je pense.—

— Eh bien ! partez ; ne parlez pas de moi, n'épargnez aucune peine, et ne craignez rien pour les dépenses.

— Je ne suis pas inquiet là-dessus ; Je reviendrai à onze heures, ou si je ne peux venir, je vous écrirai un mot.—Bonjour, capitaine.

Aussitôt que l'agent de police fut sorti, le capitaine chargea M. Léonard d'aller lui chercher une copie du testament de M. Meunier.

Maintenant, Sir Arthur, continua-t-il, nous monterons dans la voiture, et nous irons à l'habitation des champs.

— Ne craignez-vous pas de vous exposer à être reconnu ?

— Oh ! non. La voiture est fermée, et d'ailleurs je me couvrirai de mon manteau, s'il est besoin.

— Comme vous voudrez.

Le capitaine et Sir Arthur montèrent dans le cabriolet couvert qui les attendait à la porte, et après avoir donné au nègre Toinon, qui servait de postillon, l'ordre d'aller au Couvent des Ursulines, les chevaux partirent au grand trot.

CHAPITRE XXIII.

Les Prairies Flottantes.

Presque toute la partie inférieure de la Louisiane se trouve couverte de prairies flottantes, qui s'étendent à plus de 20 et 30 milles dans l'intérieur, en partant du golfe du Mexique. Ce

prairies ont été formées par l'accumulation constante des joncs et de toutes espèces de plantes marines qui se mêlant, s'enlaçant les unes dans les autres, et se trouvant cimentées par le dépôt limoneux des eaux du Mississipi, finirent par prendre de la consistance et de la solidité. Ces immenses gazons poussés au gré des vagues comme des cages de plantes aquatiques flottèrent d'abord ça et là, quelques uns allant se briser et se perdre dans le golfe du Mexique, quelques autres repoussés par la marée et les vents du sud, finirent par s'unir à la terre ferme. Leur agglomération continue finit par couvrir d'immenses étendues, et ces gazons offrent maintenant le spectacle d'immenses prairies flottantes qui s'étendent à perte de vues, entrecoupées d'innombrables bayous étroits, tortueux et profonds, qui tous vont se jeter dans le golfe du Mexique ou se perdre dans les lacs. Ces bayous sont de véritables dédales, se croisant les uns les autres, tellement qu'il est extrêmement dangereux de s'y hasarder. Si des bayous on veut sauter sur les gazons, on court risque de s'y enfoncer, ou du moins de se voir arrêter dans sa marche par mille bayous, qui à chaque pas les coupent dans toutes les directions.

Durant l'hiver, ces prairies sont remplies d'innombrables quantités d'oiseaux aquatiques et de gibier de toutes espèces.

Les jeunes gens souvent partent de la Nouvelle-Orléans pour y faire la chasse et la pêche dans les lacs, qui foisonnent de toutes sortes de poissons. Ordinairement ils se servent de guides, qui les conduisent dans leurs pirogues, moyennant une raisonnable rétribution.

Cabrera, après s'être échappé du navire, se cacha dans les joncs, qui bordent le Mississipi à l'endroit où il s'était sans bruit laissé glisser dans le fleuve. Il y demeura toute la journée, et quand la nuit fut venue, il se rendit à la Nouvelle-Orléans, où il ne manquait pas d'amis et où il avait déjà fait plus d'une visite. Son premier soin en arrivant, fut de chercher Edouard Phaneuf, qu'il trouva chez lui, assis devant un bon feu de cheminée et fumant silencieusement son cigarre.

— Merci Phaneuf, lui dit Cabrera qui était entré sans frapper à la porte ; tu m'as sauvé d'une fameuse équipée ? Je ne l'oublierai pas de sitôt.

— N'en parlez pas, général ; c'était bien le moins que je dus faire pour vous. Prenez un siège et sechez vos habits devant le feu, en attendant que je vous prépare à souper ; j'ai envoyé ma femme se promener chez sa cousine, de chez laquelle elle ne reviendra que lorsque je l'irai chercher, car je vous attendais.

Phaneuf mit sur la table une volaille froide et un pot de café chaud.

— Donne-moi un verre de rum, lui dit Cabrera ; je me sens l'estomac à sec.

Après avoir souper, Cabrera se plaça debout devant la cheminée, les mains derrière le dos et le dos tourné au feu.

— Maintenant, parlons d'affaires. D'abord où sont mes compagnons ?

— Dans les cachots de la prison de l'Amirauté.

— Il faut les délivrer.

— Impossible.

— Impossible ! morbleu ! comment ça ? Rémi n'est-il plus le géolier ?

— Non. Il est mort.

— Et qui est géolier maintenant ?

— Un maudit Yankee ! farouche et incorruptible.

— C'est égal, faut essayer. Et comment s'est-on aperçu de mon évasion ?

— Ils ne s'en sont aperçu qu'à la Nouvelle-Orléans ; ils ont mis toute la cale sans dessus-dessous pour vous chercher, mais ils ne vous ont pas trouvé comme vous savez. Toute la police est à vos trousses et à votre signalement.

— La police est à mes trousses ? Et le vieux Lauriot est-il encore dans la police ?

— Je crois que oui.

— Le vieux maudit connaît nos caches dans le lac de Baratavia ! mais, c'est égal ! Donne-moi des hardes pour me changer. Tu vas me raser les cheveux et me prêter une perruque. J'ai des affaires à la Nouvelle-Orléans ; d'abord je veux délivrer mes camarades, s'il y a moyen ; ensuite il y a une certaine Miss Sara Thornbull qui m'appartient. A propos peux-tu me dire où loge ce monsieur Anglais qui était passager à bord du Zéphyr ?

— Je crois qu'il loge à l'hôtel St. Charles.

— C'est bon. Maintenant tes hardes et ta perruque.

Aussitôt que Cabrera eut changé ses habits et arrangé sa perruque, il sortit avec Edouard Phaneuf, armés tous les deux d'une paire de pistolets et d'un poignard. Ils dirigèrent leurs pas vers la prison, où étaient enfermés les pirates. Cabrera imita les aboyements d'un chien, signal qu'il répéta à trois reprises. Son signal n'eut point de réponse. Après cinq à six minutes d'attente, il fit entendre un sifflement aigu et perçant, et écouta. Point de réponse.

— Ils sont dans les cachots intérieurs, je pense, dit-il tout bas à Phaneuf.

— Je le pense aussi.

— N'y aurait-il aucun moyen de communiquer avec eux ?

— Je ne pense pas ; à moins que ce ne soit en présence de quelqu'un des gardiens, et avec l'expresse permission du géolier.

— Malédiction ! Il n'y a donc pas moyen de faciliter leur évasion ?

— Je ne crois pas.

— Aucun ?

— Aucun ; ils sont aux fers.

— Mille tonnerres ! C'est égal, je verrai et si je ne réussis pas, tu seras témoin que j'ai fait tout en mon pouvoir.

Cabrera encore une fois répéta son premier signal, et encore une fois il attendit en vain une réponse.

— Partons, dit-il, je veux aller à l'hôtel St. Charles.

— A l'hôtel St. Charles, mais vous courez risque de vous faire reconnaître.

— On peut peut-être me reconnaître mais me prendre c'est une autre chose. Il faut absolument que je voye Miss Sara Thornbull ; je la verrai !

— Ecrivez-lui un mot et je le lui porterai ; mais, je vous en prie, ne vous exposez pas, mon général.

Cabrera marcha quelque temps sans répondre, et réfléchissant sur ce qu'il devait faire.

— Tu as raison, dit-il, retournons chez toi ; je lui écrirai.

Quand il fut arrivé, il prit une feuille de papier et écrivit.

“ Sara, tu dois me maudire, moi un pirate, moi un monsieur ! Mais je t'aime, et je veux te voir, quand je devrais mourir après ! Exposé à être pris et pendu, traqué par toute la police de la ville, je suis décidé à tout braver pour te voir ; et je te verrai, quand je devrais aller moi-même, en plein jour, te trouver à ton hôtel, en présence de tout le monde ! tu me connais, je suis homme à le faire.

“ Ce soir à six heures je t'attendrai sur la place Lafayette.

“ Viens-y si tu ne veux pas que je commette une folie.—Sara, je me livre à toi, et tu peux me livrer aux autorités si tu veux ; mais j'ai confiance en toi, aies confiance en moi.

“ N'est-tu pas à moi et ne suis-je pas à toi, devant Dieu ?

“ANTONIO.”

Il plia la lettre, la cacheta et la donna à Edouard Phaneuf, avec ordre de ne la remettre qu'à Miss Thornbull elle-même, le lendemain matin.

— Fumons un cigarre maintenant et buvons un verre de bière, dit Phaneuf, vous devez en avoir besoin.

— Pas d'objection.

— Et que pensez-vous faire.

— J'aurais voulu rester pour essayer de sauver mes camarades ; mais puisqu'il n'y a pas moyen, il n'y a plus qu'à me sauver moi-même, après avoir enlevé Miss Thornbull, si elle ne veut pas venir de bonne volonté.

— Et croyez-vous qu'elle ira ?

— Je le crois.

— Et comment vous sauverez-vous ; je vous conduirai bien à la mer dans mon cutter, mais je crains que tous les navires qui partent, ne soient soumis à une stricte recherche.

— Tu as raison, aussi ce n'est pas par le Mississipi que je pense me sauver. Ma corvette a ordre de croiser, pendant une dizaine de jours, en vue de la baie de Baratavia, et c'est à la grande Isle que j'irai les joindre ou les attendre.

— Vous pourrez vous perdre dans les prairies.

— Je connais trop bien les bayous et les lac et les îles ; j'y ai passé assez souvent. Peut-être aurai-je besoin de toi pour m'accompagner.

— Bien volontiers.

Cabrera demeura caché dans la maison de Phaneuf, jusqu'au lendemain soir. Vers six heures il se rendit, déguisé et armé, à la place Lafayette où il attendit. Miss Sara Thornbull, qui avait reçu son billet le matin. La place était déserte, quoiqu'il ne fit pas encore nuit close. Il régnait une espèce de crépuscule très favorable à Cabrera ; il ne faisait pas assez clair pour distinguer les personnes à cinq pas, et les lampes n'étaient pas encore allumées dans les rues. Il s'assit sur un banc au milieu du quarré, dans une position d'où il pouvait facilement apercevoir toutes les personnes qui entreraient dans la place, se trouvant au centre d'où divergeaient toutes les allées.— Il attendit quelque temps ; six heures sonnèrent au cadran de l'église voisine.

Bientôt Cabrera vit entrer une personne, par l'allée opposée à celle où il s'attendait à voir arriver Sara. Il fit un mouvement de contrariété, et regarda d'un autre côté ; il ne vit personne. Sa vue revint sur le premier objet, et il distingua une figure de femme, enveloppée dans un vaste châle ; elle s'avancait lentement, regardant de chaque côté. A mesure qu'elle

approchait de l'endroit où était Cabrera, qu'elle ne voyait pas, en raison de la plus grande obscurité que les arbres y répandaient, elle semblait hésiter. Elle s'arrêta un instant, se baissa pour regarder sous l'ombre des arbres ; puis comme si elle eut eu peur, elle retourna sur ses pas. Cabrera, qui examinait avec attention ses moindres mouvements, toussa légèrement. La jeune fille s'arrêta, sans oser tourner la tête. Cabrera s'élança après elle, et, lui touchant légèrement sur l'épaule, lui dit.—“ Est-ce toi, Sara ? ”

La jeune fille laissa échapper une exclamation d'indicible souffrance, et tombant à genoux, mouilla les mains de Cabrera de ses larmes. Les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine l'empêchèrent de parler. Ce ne fut qu'après quelques minutes qu'elle put lui dire avec un accent déchirant, dans lequel se dévoilait toute l'immensité de sa douleur :—“ Antonio, la vie m'est insupportable ! Mon déshonneur est complet ! Je suis venu pour la dernière fois, afin de vous éviter un acte de désespoir. Maintenant laissez-moi partir, ou tuez-moi ! ”

Cabrera qui, d'abord, avait médité un acte de violence, se sentit ému aux pleurs et à l'accent de la jeune fille, et il se décida à avoir recours à la douceur et à la persuasion. Il la releva avec douceur, et l'entraîna à l'endroit où il s'était tenu caché, et la fit asseoir sur le banc près de lui. D'abord la jeune fille ne voulut pas s'asseoir, elle voulait absolument partir, mais il la supplia avec tant d'instance de l'écouter un instant qu'elle y consentit. Il employa tout ce que la passion peut fournir d'éloquence, l'amour de la persuasion ; il lui fit les plus inaltérables protestations d'amour, il ne put jamais obtenir son consentement à le suivre. Il lui offrit de l'épouser secrètement, l'assurant qu'il abandonnerait la vie de pirate. Rien ne put ébranler la décision de la jeune fille ; tout ce qu'il en put obtenir, fut que le lendemain à la même heure, elle le reverrait encore une fois à la même place, pour ne plus se revoir jamais.

C'est égal, se dit Cabrera quand la jeune fille fut partie, elle reviendra demain !..... Il resta encore quelque temps sur la place, se promenant lentement dans les allées et examinant de loin les personnes qui, dans la rue, regagnaient rapidement leurs demeures, dans la crainte de l'orage qui commençait à se former au-dessus de la ville. Aux premières gouttes de pluie qui vinrent tomber sur Cabrera, poussées par une rafale de vent, il sortit de ses rêveries et retourna à la demeure du pilot Phaneuf.

Sara Thornbull passa une nuit de douleur et de mortelle frayeur. Son sommeil fut agité par des rêves affreux, dans lesquels elle se voyait tantôt la victime de cruelles violences, tantôt assistant sur la place publique à l'exécution d'Antonio, son Antonio qu'elle aimait encore, malgré sa vie infâme de pirate. Quelque fois elle croyait le voir paraître tout sanglant, les cheveux en désordre, les mains encore fumantes de sang, et elle s'agitait sur son lit, poussant d'indistincts cris d'épouvante, qui arrivaient à sa gorge sans pouvoir s'en échapper. Pauvre enfant !

Quant elle se leva, le lendemain matin, elle était pâle et agitée ; ses membres, par moments, tremblaient par saccades nerveuses. Elle déjeûna dans sa chambre avec son amie Clarisse Gosford, qui s'inquiétait de la voir ainsi. Vers les deux heures de l'après-midi, elle fut obligée de se mettre

au lit. Clarisse Gosford qui s'était fait une fête d'assister, ce soir là, au bal de la Bourse St. Louis, déclara à son amie qu'elle n'irait pas et resterait avec elle. Sara pressa la main de Clarisse dans ses mains brûlantes, et la remercia en la priant de ne pas manquer le bal pour elle, et qu'elle se sentirait bientôt mieux. Elle attribua son agitation à la peur, que lui avait causé l'orage et les coups de tonnerre de la nuit précédente.

A mesure que l'heure du rendez-vous approchait, Sara se sentait de plus en plus agitée ; elle aurait voulu n'y pas aller, un certain pressentiment lui disait de ne pas se fier à Cabrera, mais une influence secrète, puissante la poussait comme malgré elle ; elle se sentait comme une personne, sous l'influence du magnétisme, qui se débat sous la puissance occulte qui l'entraîne. Elle se leva, peigna ses longs cheveux blonds bouclés, se mit un peu de fard sur les joues pour en cacher la pâleur, et donner par là le change à Clarisse Gosford, qui était sortie un instant et hésitait encore à aller au bal, malgré les pressantes sollicitations de Sara.

Quand Clarisse rentra, elle trouva Miss Thornbull tout habillée et prête à sortir.

— Je me sens parfaitement bien maintenant et je vais aller prendre l'air et marcher un peu. Je ne serai pas longtemps. Si je ne reviens pas prendre le thé ne soit pas inquiète, c'est que j'irai passer la soirée chez la dame du Consul qui m'attend pour ce soir ; nous veillerons ensemble, car elle m'a dit hier qu'elle n'accompagnerait pas son mari au bal.

Au moment où elle arriva au coin de la rue Poidras, six heures sonnèrent au cadran de l'église de la place Lafayette ; chaque coup du timbre retentit à l'oreille de Sara comme un glas funèbre. Elle rabattit son voile sur sa figure, et hâta machinalement le pas.

La place Lafayette était déserte ; une voiture, attelée de deux vigoureux chevaux, était stationnée, sous l'ombre épaisse de deux chênes verts, à l'extrémité d'une ruelle qui aboutissait à la place. Le cocher assis sur le siège, sifflait un air de marin, enveloppé dans une redingote d'étoffe de pilot. De temps en temps il regardait du côté du quarré, comme s'il se fut impatienté d'attendre. Tout à coup il entendit un cri étouffé, qui partait du centre de la place ; il prêta l'oreille, il crut distinguer les derniers débats d'une lutte qui expirait ; puis il n'entendit plus rien, excepté les pas pesants d'un homme, qui portait un fardeau. L'homme, c'était Cabrera ; le fardeau, c'était la jeune fille évanouie.

Aussitôt que Cabrera eut placé la jeune fille dans la voiture et se fut mis à ses côtés, les chevaux furent lancés à fond de train, sur la route de Carolton. Les chevaux plein d'ardeur, brulaient le pavé, qui étincelait sous leurs fers, excités qu'ils étaient par le fouet du cocher improvisé, dans lequel on ne sera pas surpris de reconnaître le pilot Edouard Phaneuf.

CHAPITRE XXIV.

Exultation, Orgie, Inquiétudes.

Il était près de minuit, quand le docteur Rivard entra à son logis. Il arrivait du Bureau du Bulletin, où on lui avait promis d'insérer l'avis de la Cour des Preuves pour le lendemain matin. La Figure du docteur était animée et rayonnait

de joie. Après avoir fermé les portes et fait coucher ses serviteurs, dont le nombre se résumait dans la vieille Marie, il s'enferma dans son étude. Il tira d'un tiroir le testament de feu Alphonse Meunier, et l'ouvrit sur son pupitre en souriant d'un rire de triomphante satisfaction ; ses yeux brillèrent de plaisir, et il se mit à parcourir à grands pas son étude, en se frottant les mains de bonheur.

Vive Dieu ! murmurait-il, je n'ai plus que douze heures à attendre. Il est minuit et demain à midi je serai nommé administrateur, ou plutôt non, le petit Jérôme sera reconnu comme le fils légitime de feu M. Meunier, et moi, en ma qualité de tuteur, je deviendrai tout uniment l'administrateur naturel de ses biens ! ah ! ah ! ah ! Et cette vieille bête de juge, qui s'était imaginé que j'allais résigner mes fonctions de tuteur, et refuser l'administration ! oh ! oh ! oh ! Refuser l'administration de plusieurs millions, moi Léon Rivard ! oh ! oh ! oh ! Buvons un verre de madère à la santé de la perspicacité de son honneur M. le juge de la Cour des Preuves !

Il tira une bouteille de l'armoire, s'en vida un plein verre, qu'il sirota avec une ineffable sensualité, en fermant à demi les yeux, et se faisant pêter les lèvres après les avoir lechées de sa langue.

Il n'est pas mauvais du tout ce madère ! continua le docteur, en se parlant à lui-même ; maintenant voyons notre richesse, ou plutôt celle de notre pupille ! oh ! oh ! oh ! Je connais déjà le testament par cœur ; mais c'est égal, ça ne nous fera pas de mal de le relire encore une fois, une petite fois ! voyons, commençons par le commencement : "Me sentant attaqué d'une maladie incurable, &c." Il avait deviné juste, le vieux ! "Je recommande mon âme à Dieu." Oh ! oh ! oh ! comme s'il avait eu besoin de lettre d'introduction ! Je lui avais donné son passeport et sa feuille de route, qu'avait-il besoin de recommandations ? "Je, &c. Je, &c. Je ne dois à personne, &c." Tant mieux, nous aurons moins de difficulté dans notre consciencieuse administration. "Je constitue pour mon héritier et légataire universel Pierre de St. Luc, &c." Nous connaissons tout ça ; passons aux legs. "En reconnaissance de la fidélité, &c., de Pierrot et Jacques, &c." C'est ce maudit mulâtre de Pierrot, qui était toujours sur mes talons, quand j'entrais chez le défunt ; nous verrons s'il l'aura sa liberté ! "Je donne, &c. Je donne et lègue, &c. Je lègue, &c. Je lègue à dame veuve Regnaud, &c." Vieille folle ! "J'en donne la nue propriété à son intéressante et aimable fille, Mathilde." Une petite nigotte ! une petite pim-bêche ! une petite stupide ! avec des yeux de feu, un cœur de glace ! avec un assez jolie minois, une grosse bête ! Si elle avait voulu. je lui laisserais bien son legs ; je l'aurais doublé, triplé même ! Mais avec de pareils vertugadins, le mieux, ma foi, c'est de ne pas s'en occuper. . . . Passons au positif ; prenons une plume et du papier, et additionnons :

Par titres authentiques hypothécaires	223,050 dollars.
Oh ! je ferai bien grâce des cinquante dollars !	
Billets promissoires hyp. et échus	194,327 "
do do non échus	342,612 "

Les billets échus, j'en réaliserai le montant ; ceux qui ne le sont pas, je les discompterais à perte. Ce ne sera pas mon pupille qui en souffrira.

Propriétés foncières
Actions.

665,000 “
42,000 “

Dépôts ! dépôts !! dépôts !!! quatre cent soixante et quinze mille dollars !!!

Buvons un verre de vin !... oh ! c'est bon le vin ! buvons en un autre à la mémoire de feu M. Meunier !... et un autre à la santé de feu M. de St. Luc !... et encore un autre à la mémoire de notre Pupille, le fils légitime du premier défunt ! hi, hi, hi !... Maintenant laissons là nos calculs ; j'ai la vue un peu fatiguée ! Buvons. Ce n'est pas tous les jours, qu'on devient administrateur de-du-de-la-d'une si grande fortune ! ce sont de bien mauvaises chandelles, que j'ai là ! Elles n'éclairent pas ; et je veux bien que le d... m'emporte, si j'y vois clair. Allons, encore un coup !... et encore un autre petit... Mais oui ; c'est bien ça ; c'est un fait ; il n'y en a plus dans la bouteille ! Si je faisais sauter le bouchon d'une bouteille de Sillery Mousseux ? et pourquoi pas ? Ça oui ; c'est du vin ! il n'est pas si fort que ce coquin de madère qui vous monte à la tête ! voyez donc cette belle couleur, cette moussante écume ! allons à votre santé... Il est bon, fameux, capital ! Il faut que j'en boive un autre verre à la santé de... de qui donc ? de cet autre défunt, auquel j'ai ce soir délivré un passeport pour sa majesté l'empereur des enfers ! hi ! hi ! hi !

Ah, si cet animal de Pluchon était ici, je boirais à sa santé, et je lui ferais chanter sa chanson : *“Montre moi ton petit poisson.”* En voilà une chanson, par exemple ! *ton petit poisson !* oh ! oh ! oh ! Il devait être un pêcheur, celui-là qui l'a composée ; je voudrais bien savoir s'il était pêcheur au dard ou à la raie ? dans tous les cas, un verre de champagne à l'immortel auteur de l'immortelle chanson ! au roi... des chansonniers !... Je commence à voir double ; est-ce que, par hasard, le champagne affecte la vue ? Ma langue s'épaissit, vrai ma langue s'épaissit ; ah ! comme les chansons... delles tournent et dansent ! dansons ;... non, je tombe... rais. Allons nous coucher... cher, ça va... dra... mieux, car je crois vr... ai... ment que je suis... i... ivre !

Nous laisserons le docteur Rivard regagner, du mieux qu'il pourra, sa chambre à coucher, où nous irons le trouver à son réveil. Le docteur était généralement sobre, et l'excès qu'il venait de commettre devait être attribué à l'exaltation fiévreuse que les événements de la journée lui avaient fait éprouver, plutôt qu'à sa disposition à se livrer à l'intempérance.

Le lendemain le docteur Rivard se leva de bonne heure, et sans autre souvenir de la veille, qu'un léger mal de tête, qui se dissipa à la première tasse de café, que la vieille Marie lui apporta à son lit.

Après avoir pris son déjeuner il entra dans son étude et s'assit dans son fauteuil. Il demeura quelque temps la tête penchée et les bras croisés sur la poitrine. Les plis nombreux de son front annonçaient du souci et de l'inquiétude chez cet homme si hardi, si endurci, si énergique. Cette journée allait être décisive pour lui ; dans quelques heures son sort allait être décidé. Qu'y avait-il qui put l'inquiéter ? Pierre de St. Luc n'était-il pas mort, ou du moins, si, par un impossible hasard, il n'était pas encore mort, n'était-il pas bien gardé au fond d'un cachot ? L'enfant légitime, reconnu et dé-

couvert par le juge même de la cour des Preuves, n'était-il pas son pupille, légalement sous sa tutelle ? n'était-ce pas ce même juge de la cour des Preuves qui allait prononcer sur la légitimité de son pupille ? et aussitôt que l'héritier aura été reconnu, le tuteur ne pourra-t-il pas aller de suite mettre la main sur les dépôts faits aux banques ? Quatre cent soixante et quinze mille dollars, en or ou en billets de banques ! Qu'y avait-il donc pour donner du souci et de l'inquiétude à cet homme ! Qu'y avait-il donc pour lui faire froncer les sourcils et blanchir les lèvres, qui frémissaient malgré qu'il les comprimât fortement ? ce qu'il y avait ? il y avait au fond du cœur de cet homme ce que Dieu a mis au cœur de tous les méchants, la crainte d'être découvert et puni ! Un instant, il hésita ; il eut envie de tout abandonner et de s'enfuir ; mais l'énergie de son caractère et son audace l'emportèrent sur la crainte.

Non, s'écria-t-il, en se levant debout et frappant du poing sur son bureau, non ! Il ne sera pas dit que j'aurai reculé ; et quand il y aurait un abîme sans fonds, béant devant moi, j'y sauterais plutôt que de faire un pas en arrière. A dix heures, j'irai au greffe signer cette requête, en ma qualité de tuteur, et à midi je serai à mon poste. Mais avant, il faut que je consulte un avocat ; j'en aurai un, il m'en faut un.

Le docteur se rassit plus tranquille ; écrivit quelques notes, qu'il mit dans son portefeuille, après quoi il alla prendre l'air et se promener dans son jardin. En passant par la cuisine, il recommanda à la vieille Marie de l'avertir si M. Pluchon venait au bureau.

A neuf heures, il rentra dans son étude, vivement contrarié de ne pas voir arriver Pluchon. Il avait hâte d'avoir des nouvelles du capitaine et de Trim ; de savoir si le capitaine vivait encore, ou s'il était mort, et dans ce cas, si on l'avait enterré. Une certaine vague appréhension flottait devant ses yeux, à l'endroit du capitaine ; un indistinct pressentiment lui faisait craindre quelque chose, et sans pouvoir exactement préciser ce que c'était, il se sentait effrayé, comme s'il eût instinctivement pressenti un avant-coureur de quelque épouvantable catastrophe. Une sueur froide mouillait son front plat et écrasé.

A neuf heures et demie, il prit son chapeau et sa canne, et se rendit chez M. Duperreau, avocat, avec lequel il eut une conversation de quelques minutes, et tous les deux se rendirent au greffe de la cour des Preuves. M. Duperreau examina la requête, qu'il remit ensuite au docteur Rivard qui la signa. Le docteur prit un billet de cinquante piastres et le donna à l'avocat, en le priant de vouloir bien voir à ce que tout fut en forme pour midi précis.

Un homme avait suivi le docteur Rivard du moment qu'il était sorti de chez lui, et ne l'avait pas perdu de vue ; cet homme l'avait vu signer ; et pendant que le docteur parlait à son avocat, cet homme en profita pour parcourir la requête à la hâte, écrivit quelques mots sur un morceau de papier, qu'il cacheta, puis dit un mot à l'oreille d'une personne, qui l'accompagnait, en lui remettant la note ; et sortit, pour suivre le docteur Rivard.

En sortant du greffe, le docteur Rivard dont l'inquiétude augmentait de plus en plus, se rendit à la demeure de Pluchon. On lui répondit que Pluchon n'était pas revenu depuis la veille

Il alla de là au marché aux légumes, dans l'intention de voir la mère Coco, espérant en apprendre ce qu'il avait tant envie de savoir, sans toutefois se compromettre. Il ne savait pas où était la stalle de la mère Coco, et se la fit désigner. La mère Coco n'y était pas ; le lecteur sait pourquoi ; Clémence occupait sa place. Le docteur, en apercevant la petite vendeuse, fut frappé de son extrême ressemblance avec Jérôme, son pupille. Il l'examina avec une grande attention, et plus il l'examina, plus la ressemblance lui parut frappante.

— Auriez-vous la bonté de me dire si madame Coco-Létard doit venir bientôt ? je présume que vous vendez pour elle.

— C'est ma mère, monsieur, lui répondit Clémence ; je ne sais pas où elle est, elle n'est pas revenue à la maison depuis hier matin.

— Vous ne savez pas où elle peut être allé ?

— Je ne sais pas monsieur, répondit la petite en rougissant, car elle soupçonnait que sa mère pouvait avoir quelque raison de rester à l'habitation des Champs.

— Connaissez-vous un nommé Pluchon ?

— Non, monsieur.

Le docteur Rivard, désappointé dans ses recherches, éprouvait de violentes inquiétudes et ne savait trop qu'en penser. Il chercha à s'étourdir, et alla prendre un verre de vin au café voisin ; Il fallait qu'il fut dans des circonstances bien extraordinaires, pour entrer dans un café, chose qui ne lui arrivait jamais. Il prit ensuite une chaise et se mit à lire les journaux. A midi moins un quart, il se rendit à la cour des Preuves, où une assez grande foule se trouvait réunie dans l'attente de ce qui allait avoir lieu ainsi que l'avait annoncée le *Bulletin*. Le docteur se sentit un frisson lui passer sur le corps à la vue de tout ce monde, lui qui avait espéré n'y voir qu'une douzaine de personnes. Il parcourut d'un œil inquiet toutes ces figures étrangères pour lui, et n'apercevant rien qui dut l'effrayer, il se dirigea vers son avocat M. Duperreau, qui parlait avec animation à M. Charon, le chef de l'hospice des Aliénés, qui avait été sommé de comparaître, pour donner son témoignage et constater l'identité du petit Jérôme avec les entrées des régistres.—*A continuer.*

G. B.



DANSE ET MUSIQUE.

Le *Cotillon allemand* a fait, on se le rappelle, ses débuts au dernier bal de Saratoga, et son succès, malgré quelque opposition, a été incontestable. Evidemment il reprendra et se consolidera dans les soirées qui auront lieu cet hiver. Aussi est-ce une heureuse idée de la part de M. Vanderbeck, éditeur 479 Broadway, que d'avoir publié la musique des valse et polkas dont se compose cette nouvelle danse. Ces légères compositions, dues à l'inspiration de Lanner, Witzleben, Labitzky, Leutner, Gung'l et Strauss, les maîtres du genre, sont charmantes, et elles ont été arrangées pour le piano avec beaucoup de tact par M. J. G. Scherpf. L'éditeur a eu en outre la galanterie d'accompagner cette publication de détails explicatifs sur les diverses figures dont se compose le Cotillon.

Mais qu'est-ce que la théorie sur le papier ? qu'est-ce que la théorie sans la pratique ? Rien, surtout en fait de danse. Aussi ceux qui veulent cet hiver se livrer au cotillon, ne manqueront pas de demander des leçons aux professeurs experts dans ces danses originales et variées. Or, nous sommes fort tenté de croire que le titre même de la musique nous fournit sur ce point la meilleure indication.

« Le *Cotillon allemand*, tel qu'il a été joué par les bandes Schneider et Germania, et tel qu'il est enseigné par Mlle Pauline Desjardins. » Si nous avons eu quelque prévention contre la danse nouvelle, le nom seul que nous venons de transcrire les aurait fait tomber ; car, pour être adoptée et enseignée par Mlle Desjardins, il faut qu'elle soit de tout point conforme aux traditions d'élégance et de bon goût que cette habile maîtresse conserve précieusement parmi nous. Son enseignement se distingue, on le sait, par le respect des convenances aussi bien que par celui des principes sous sa direction, on n'apprend pas seulement à bien danser, suivant le sens technique du mot, on développe l'aisance et la grâce des mou-

vements ; et l'on reste surtout fidèle aux lois de cette réserve et de cette décence aimable dont Mlle Desjardins sait elle-même donner l'exemple.

POÉSIE,

Par M. André Van Hasselt,

POÈTE BELGE.

— Alouette de loin venue,
Qui te balances dans la nue.
N'as-tu pas vu mon adoré ?
— Non ; je ne l'ai pas rencontré.

— Vive hirondelle qui voyages
Dans le palais des blancs nuages,
Connais-tu pas mon bien aimé ?
— Personne ne me l'a nommé.

— Forêt qui grondes et murmures,
Sous le toit vert de tes ramures,
Abrites-tu mon fiancé ?
— Non ; personne ici n'a passé.

— Rocher qui dresse dans l'espace
Ta cime où l'aigle plane et passe,
N'as-tu pas vu mon chevalier ?
— Non ; ni cheval ni cavalier.

— Torrent qui roules et qui grondes,
A-t-il franchi tes eaux profondes,
Mon beau guerrier au cimet d'or ?
— Dans mon lit il repose et dort.

MADAME GUIZOT.



MLISABETH-Charlotte-Pauline de Meulan, madame Guizot, est sans contredit une des femmes les plus remarquables et les plus hautement estimables qui se soient fait remarquer dans la littérature française. Lorsqu'elle naquit en 1773, sa famille était riche et occupait une haute position, puisque son père était receveur-général de la généralité de Paris ; et la jeune de Meulan fut élevée au milieu de l'élégante société de la fin du dix-huitième siècle, société spirituelle et polie qu'allait emporter la Révolution.

Madame de Meulan aimait chèrement sa fille, à laquelle son active tendresse prodigua tous les soins que sollicitait une constitution débile, et en mère éclairée, elle surveillait attentivement le développement moral de sa fille, en même temps qu'elle soignait sa santé. Mais rien de remarquable ne se manifesta d'abord en elle : douce et rêveuse, la petite Pauline semblait étudier par obéissance plutôt que par goût : et jus-qu'à l'âge de quatorze ans environ, son esprit parut plongé dans une sorte d'engourdissement. Mais à quatorze ans, son intelligence s'éveilla tout à coup ; elle comprit et saisit tout ce qu'on lui présenta, et, en dehors du travail que lui imposaient ses maîtres, on la vit composer des fables, de petits drames, qui, dénués d'invention et d'originalité, se font toutefois remarquer par une correction singulière.

Mademoiselle de Meulan avait seize ans quand éclata la révolution à laquelle sa famille ne prit presque aucune part, mais qui emporta dans son cours, et toutes ses espérances de fortune, et un père qu'elle héritait, et qui ne put supporter la ruine qu'amenait pour lui la suppression des *Généralités*. Dès lors la jeune fille se préoccupa vivement de l'avenir de sa famille, composée, après la mort de M. de Meulan, de sa mère, de trois frères et d'une sœur plus jeune qu'elle.

En 1794, une loi générale exila de Paris la famille de Meulan, qui se retira à Passy, et ce fut là, dans l'hiver qui suivit cet exil, que se révéla à la jeune Pauline le talent littéraire qui la fit jouir de l'inestimable bonheur de mettre par son travail, sinon dans la richesse, du moins dans l'aisance, une famille qu'elle adorait.

Elle dessinait un jour, et tout en se livrant à cet exercice, la sérieuse jeune fille pensait à la détresse des siens, lorsque se disant qu'elle avait probablement de l'esprit, elle se demanda si cet esprit n'était bon à rien qu'à amuser. Une fois cette question soulevée, elle se livra sans relâche à l'étude, lisant et s'essayant à écrire une partie de la journée. "Dès que ce doute se fut élevé en moi, écrivait-elle plus tard à une de ses amies, il me sembla être moins seule au monde ; je crus y avoir rencontré un ami qui ne m'abandonnerait plus."

Ce fut donc vers l'âge de vingt-deux ans que, non par vanité, mais pour améliorer la position de sa famille, mademoiselle de Meulan songea à se vouer à la carrière des lettres, et

qu'elle confia ses essais à des amis qui l'aiderent de leurs conseils et de leurs encouragements.

Du jour qu'elle se crut capable d'assumer sur elle la responsabilité de l'avenir des siens, mademoiselle de Meulan sentit se développer, avec son activité, la plus puissante énergie morale ; et chose remarquable, ses travaux littéraires, loin de l'éloigner des soins matériels de la vie, ne firent que lui donner plus de courage pour s'en occuper. Véritable chef de sa famille, elle prit en main la direction de toutes ses affaires d'intérêt, et, pour les mener à bien, n'épargna ni soins ni démarches. Souvent rebutée, on ne la vit jamais se décourager, tant qu'il restait une ressource, et de bonne heure elle eut cette pensée, qu'elle a depuis formulée, que "la seule patience qui ne vienne pas de la faiblesse est celle qui ne se soumet qu'après avoir épuisé la résistance."

Le premier ouvrage de madame Guizot : *les contradictions ou ce qui peut en arriver*, fut publié à l'âge de vingt-six ans. C'est un roman assez faible, mais qui atteste pourtant combien son auteur avait travaillé. Elle publia ensuite, sous le titre modeste de traduction, *la Chapelle d'Ayton*, ou *Emma Courtenay*. Le fait est que le titre et quelques situations étaient tout ce qu'elle avait emprunté à Marie Hays, l'auteur anglais. Le drame, les sentiments, les caractères et le style étaient de mademoiselle de Meulan ; et tout cela était à la fois original, fin et touchant ; tout cela était de la moralité la plus pure et la plus sévère ; tout cela reflétait la plus haute raison qui forme le trait distinctif du caractère de madame Guizot.

Vers 1801, M. Suard, ami de la famille de Meulan, ayant fondé un journal nommé *le Publiciste*, mademoiselle de Meulan dut participer à la rédaction de ce recueil, où elle écrivit sur les mœurs, sur les théâtres, sur la littérature, etc., des feuilletons auxquels le *Publiciste* dut en grande partie son succès. Signés d'ordinaire *P*, et quelquefois *R*, ces feuilletons, qui se continuèrent pendant dix années, ne tardèrent pas à faire du bruit dans le monde, et donnèrent lieu à un fait que nous devons raconter, et qui honore également deux femmes célèbres. Madame de Staël, frappée du caractère véritablement remarquable de ces feuilletons, ayant entendu parler de la position gênée de mademoiselle de Meulan, lui écrivit pour lui offrir son amitié, en même temps pour la prier de l'accepter à l'avenir comme banquier et de s'adresser à elle dans ses embarras pécuniaires. Mais bientôt les feuilletons de mademoiselle de Meulan donnèrent lieu à une aventure toute romanesque qu'on est surpris et charmé de trouver dans la vie de madame Guizot, dont elle amena le mariage.

En 1807, les travaux de mademoiselle de Meulan furent tout à coup interrompus à la suite d'une indisposition causée par leur excès même. Sa santé, détruite par un travail sans relâche, lui commandait un repos absolu, en même temps que d'impérieux besoins la sollicitaient au travail, puisque, quatre ans avant cette époque, cette femme généreuse, ayant abandonné à sa sœur qui allait se marier sa propre part du patri-

moine commun, n'avait plus alors que son talent pour toute fortune. Elle se tourmentait donc à l'idée d'une gêne inévitable, lorsqu'un matin elle reçut une lettre anonyme, dans laquelle on lui proposait d'écrire à sa place dans le *Publiciste*, tout en s'engageant à lui soumettre les articles qu'on donnerait. Mademoiselle de Meulan accepta ce généreux secours.

Il y avait un mois environ que durait ce mystérieux commerce, et mademoiselle de Meulan avait fait imprimer dans le *Publiciste* plusieurs articles de son ami anonyme, lorsque impatiente de connaître celui auquel elle devait ce service, elle somma son discret correspondant de se faire connaître, sous peine de voir repousser son délicat secours. L'anonyme n'était autre que M. Guizot, ministre de Louis-Philippe en 1848, alors simple étudiant en droit, et âgé de vingt ans. Les articles qu'il donnait au *Publiciste* étaient son début littéraire. A cinq années de là, mademoiselle de Meulan devenait madame Guizot, malgré une énorme disproportion d'âge ; car elle avait trente-neuf ans, et M. Guizot n'en avait que vingt-cinq.

Cette union fut des plus heureuses ; née pour les vertus de famille, madame Guizot, tout en se mêlant, comme doit le faire toute femme, de l'intérieur de son ménage, partageait encore les travaux de son mari : et celui-ci ayant entrepris les *Annales de l'éducation*, elle composa plusieurs articles remarquables qui y furent insérés. La naissance d'un fils vint bientôt tourner ses réflexions sur le sujet si important de l'éducation des enfants ; elle fit paraître successivement : le *Journal d'une Mère*, et les *Enfants*, ouvrages aussi remarquables par l'élégance du style que par la pureté de la morale.

C'était encore pour subvenir à de respectables besoins que madame Guizot avait composé ces écrits. Mais l'entrée de son mari aux affaires, dans les premières années de la Restauration, vint, en la mettant dans une position meilleure, lui permettre de travailler d'une façon plus indépendante de toutes considérations pécuniaires. Elle se livra à divers essais de morale et de politique qui ne furent jamais publiés, et fournit encore quelques articles à divers journaux.

M. Guizot ayant quitté les affaires en 1820, le talent de sa femme dut de nouveau devenir une ressource. Elle publia, dès 1821, *l'Ecolier ou Raoul et Victor*, roman d'éducation, véritable chef-d'œuvre du genre, livre qui, l'année suivante, reçut le prix Montyon. *L'Ecolier* fut suivi à peu de distance des *Nouveaux Contes* ; et enfin madame Guizot, résumant pour ainsi dire dans un seul ouvrage tous ses travaux sur l'éduca-

tion, publia, en 1826, le plus remarquable de ses ouvrages, "*L'Education domestique, ou Lettre de famille sur l'éducation.*" Ce fut le chant du cygne ; malade déjà, et frappée de sa fin prochaine, madame Guizot avait hâte de terminer le livre qu'elle regardait comme son œuvre capitale, et qu'elle redoutait de laisser inachevé.

Heureuse de toutes les joies de la famille, et de la conscience d'avoir fait le bien qu'il lui était possible de faire, madame Guizot se rattachait énergiquement à la vie qu'elle sentait lui échapper et qu'elle s'efforçait de ressaisir. Elle entreprit dans ce but un voyage pendant lequel on la vit constamment calme, douce, et s'élevant de plus en plus vers Dieu. De retour à Paris en 1827, elle y mourut presque sans agonie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Ayant fait à son mari et à son fils de tendres et tranquilles adieux, ayant désigné pour seconde mère de ce fils sa propre nièce, mademoiselle Eliza Dillon, élevée presque sous ses yeux, elle expira doucement en écoutant un sermon de Bossuet dont elle avait prié son mari de lui faire la lecture.

Peu de temps après la mort de madame Guizot, ses *Lettres de famille sur l'éducation* reçurent le prix Montyon, destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs, et cette couronne orna la tombe de la femme excellente dont la gloire fut une des moindres préoccupations, et qui ne l'atteignit qu'en poursuivant sans relâche l'accomplissement de tous ses devoirs.

Madame Guizot laissait plusieurs ouvrages inachevés, dont quelques-uns ont été publiés après sa mort. Je ne saurais trop vous recommander, mes demoiselles, la lecture des divers écrits de cette femme remarquable ; aussi ne négligerai-je pas de vous donner ici le titre de quelques-uns de ces ouvrages qui conviennent particulièrement aux femmes : *Lettres de famille sur l'éducation—Conseils de morale—Une Famille—Nouveaux Contes—L'Ecolier—et les Enfants.*

Outre ces travaux qui lui sont particuliers, madame Guizot coopéra activement aux travaux divers de son mari et fut son principal auxiliaire, particulièrement en ce qui regardait l'Angleterre, dont elle connaissait parfaitement la langue ; mais jamais elle ne chercha à se faire sa part dans l'œuvre commune, et tout fut publié sous le nom de l'homme auquel elle avait dévoué sa vie.

MME. PAULINE ROLAND.

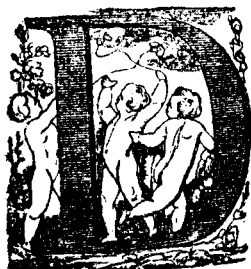
Journal des Demoiselles.



UNE CONFIDENCE DE M. DE LAMARTINE.

PREFACE DES SECONDES MEDITATIONS.

A. M. DARCAUD.



ANS l'un des innombrables entretiens que nous avons ensemble depuis vingt ans, et dans lesquels je vous ai ouvert *péripatétiquement* toute mon âme, vous m'avez demandé pourquoi les secondes Méditations n'avaient pas excité au premier moment le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres. Je vous ai répondu : " C'est que les premières étaient les premières et que les secondes étaient les secondes. "

Il n'y a pas eu d'autre raison. Mais cette raison en est une, bien qu'elle paraisse une puérilité. En effet, la nouveauté en tout est un immense élément de succès. L'étonnement fait partie du plaisir, à l'apparition d'une beauté de l'art, comme d'une beauté de la création, comme d'une beauté vivante. Une fois ce premier étonnement épuisé ou émoussé, la chose reste aussi belle, mais elle n'est plus aussi admirée. Le ravissement même devient une habitude, et l'habitude, comme dit Montaigne, " enlève sa primeur à toute sauteur. " Croyez-vous que le premier rayon de soleil qui inonde de le matin les yeux de l'homme qui le suivent et dont on ne plus éblouissant que les rayons qui le suivent et dont on ne s'aperçoit plus ? Non, mais il est le premier. Croyez-vous que les milliards de coups de canon qui se tirent par an dans le monde frappent l'oreille et l'imagination de l'homme de la même impression dont son oreille et son imagination furent frappées la première fois qu'après l'invention de la poudre foulée dans le bronze, il eut vu et entendre le tonnerre descendre des nuages, s'allumer et retentir sous sa main ? Croyez-vous que les milliers d'aérostats qui s'élèvent tous les ans au-dessus des dômes illuminés de nos capitales dans leurs jours de fête, attirent, fascinent et éblouissent autant les yeux de la foule que ce premier globe aérien emportant au ciel sa nacelle pliant sous le poids de ses deux pilotes, que nos pères virent naviguer pour la première fois dans les cieux ? Non ; le phénomène est le même, l'admiration s'est usée. L'invention vieillit comme toute chose ici-bas. S'il en était autrement, la vie se passerait en extases devant les merveilles du génie humain, inventées par ceux qui nous ont précédés et que nous foulons aux pieds. La nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme.

En descendant du grand au petit, je l'éprouvai tout de suite à l'apparition de ce second volume de mes poésies. J'étais le même homme, j'avais le même âge, ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans ; je n'avais gagné ni perdu une fibre de mon cœur, ces fibres avaient les mêmes palpitations ; la plupart même des Méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrits aux mêmes dates et sous le

feu ou sous les armes des mêmes impressions que les premières ; c'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison ; et, cependant, le public n'y trouva pas, au premier moment, la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. " Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts, ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers. " C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.

C'est aussi que l'envie littéraire, éveillée par un premier grand succès surpris à l'étonnement des lecteurs, avait eu le temps de s'armer contre une *récidive* d'admiration, et s'arma, en effet, de mon premier volume contre le second.

C'est, enfin, que mes admirateurs, même les plus bienveillants, étaient eux-mêmes en quelque sorte avares et jaloux de la vivacité d'impression qu'ils avaient éprouvée à la lecture de mes premières poésies ; et que cette impression était si forte et si personnelle en eux qu'elle les empêchait réellement d'éprouver, une seconde fois, une autre impression semblable, comme une première odeur, respirée jusqu'à l'enivrement empêche l'odorat de sentir une corbeille des mêmes fleurs.

Je compris cela du premier coup. Je ne suis pas né impatient parce que je ne suis pas né ambitieux, bien que je sois né très-actif. J'attendis.

Il me fallut attendre à peu près quinze ans. Pourquoi quinze ans ? me dites-vous. Parce qu'il me fallut attendre une génération de lecteurs nouveaux, et qu'il faut à peu près quinze ans en France pour qu'une nouvelle génération en politique, en littérature, en idées, en goûts, en remplace une autre, ou s'y mêle du moins en proportion suffisante pour en modifier les sentiments. Les générations d'hommes ont trente-trois ans, les générations d'esprits ont quinze ans.

Or, du moment où une génération d'esprits nouveaux, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes femmes eurent lu, non pas mon premier volume seulement, comme la génération lisante de 1821, mais mes deux volumes à la fois, sans acception de date, sans préférence d'impressions reçues, sans privilège d'âge, sans comparaison de souvenirs ; ces nouveaux lecteurs, plus impartiaux, trouvèrent, ce qui était vrai, mes premiers vers et mes seconds vers semblables d'âme, d'inspiration, de défauts ou de qualités. Ces deux volumes ne firent plus qu'une seule œuvre dans leur esprit, et furent les Méditations poétiques.

J'ai éprouvé ensuite dans tout le cours de ma vie littéraire, politique, oratoire ou poétique, le même phénomène. Toujours, et par une sorte d'intermittence aussi régulière que le flux et le reflux de l'Océan, le flux ou le reflux de l'opinion et du goût s'est caractérisé envers moi par une faveur ou par une défaveur alternative. Toujours on s'est armé d'un volume contre un autre volume, d'un premier genre de mes poésies contre un nouveau genre, de l'approbation donnée à un

de mes actes contre un second, de l'applaudissement soulevé par un de mes discours contre le discours qui suivait. Ainsi est faite l'opinion public. Elle ne veut pas reconnaître longtemps même son plaisir. Il faut qu'elle construise et qu'elle démolisse sans fin, pour reconstruire après, même les plus insignifiantes renommées. Elle finit par une suprême raison quand ses jouets sont morts et qu'elle s'appelle la postérité ; mais pendant qu'ils vivent elle n'est réellement pas encore l'opinion, elle est le caprice de la multitude.

Voilà ce que je vous disais un jour en descendant, nos fusils sous le bras, nos chiens sur nos talons, les pentes rayonnées de sable rouge des hautes montagnes semées de châtaigners, qui font la toile peinte de la scène entre Saint-Point et le Mont-Blanc.

Où sont ces jours maintenant ? Où sont ces pensées nonchalantes qui s'échangeaient entre nous alors en conversations interrompues, comme les bruissements des saules et des chênes alternaient doucement sous les premières ombres des soirées avec les babillages des eaux courant à nos pieds dans les rigoles de la montagne ? Le rapide sillage du temps qui court, en changeant la scène et les spectateurs, nous a emportés tous deux sous d'autres latitudes de la pensée. Que d'autres entretiens aussi n'avons-nous pas eus depuis sur d'autres théâtres et sur de plus importants sujets ! Nous avons vu s'agiter les peuples, crouler les trônes, surgir les républiques, bouillonner les factions, et l'esprit des sociétés désorientées chercher à tâtons sa route vers l'avenir entre des ruines et des chimères, jusqu'à ce qu'il trouve le vrai chemin que Dieu seul peut lui éclairer. Ces méditations d'un autre âge ne s'écrivent ni en vers, ni en prose. Aucune langue ne contiendrait les actes de foi, les frissons de doute, les élans de courage, les abattements de tristesse, les cris de joie, les gémissements d'angoisses intérieures, les conjectures, les aspirations, les invocations, que les hommes préoccupés du sort des peuples, et mêlés à ce mouvement des choses humaines, se révèlent dans l'intimité de leurs âmes pendant cette traversée des révolutions. Ce sont des mots, des syllabes, des points de vue, des horizons qui s'ouvrent et qui se referment devant l'esprit en un clin d'œil. Cela ne se

note pas dans les livres, mais dans l'intelligence et dans le cœur d'un ami. Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les seules pages où j'aie jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même, et ce qui ne sera jamais feuilleté que par vous. Quand j'aurais cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore ; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin ; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre les quatre pierres de granit gris, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale à l'extrémité du jardin, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon de soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos : vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répandre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas là encore la postérité, mais c'est un crépuscule de la vie humaine, après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent, c'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parcequ'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. « Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il donné une ombre au corps de l'homme ? C'est pour qu'en traversant le désert, l'homme puisse reposer ses regards sur cette ombre, et que le sable ne lui brûle pas les yeux. » Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire quand j'aurai passé.

LAMARTINE.



ASCENSION AÉROSTATIQUE.



R. Arban, aéronaute, parti en ballon le 2 septembre de Marseille, à six heures et demie du soir, est descendu à deux heures et demie du matin à Stubini, près Turin. Le *Courrier de Marseille* publie l'itinéraire suivant du voyage de M. Arban :

« Parti le dimanche 2 septembre, à six heures et demie du soir, du Château-des-Fleurs, je traversai à huit heures le bois de l'Esterel, et les expériences que je fis me démontrèrent que j'étais à la hauteur de quatre mille mètres. Déjà la température était froide, mais sèche et mon thermomètre centigrade marquait quatre degrés au-des-

sous de zéro. Le vent soufflait sud-ouest et me portait sur Nice.

« Je me suis trouvé pendant près de deux heures enveloppé de nuages fort épais audessous de moi ; ma pelisse ne suffisait plus pour me garantir du froid, dont je souffrais surtout aux pieds. Je résolus néanmoins de continuer mon voyage, et je me décidai à franchir les Alpes, dont je savais n'être plus éloigné, ma provision de lest étant suffisante pour m'élever au-dessus des pics les plus hauts. Le froid augmentait, le vent devenait régulier, la lune m'éclairait comme le soleil en plein jour. J'étais au pied des Alpes ; les neiges, les cascades, les ruisseaux étincelaient ; les gouffres, les rochers formaient des masses noires qui servaient d'ombres à ce tableau gigantesque.

“Le vent contrariait la régularité de ma marche; j'étais tour à tour obligé de descendre et de m'élever pour surmonter les pics qui se présentaient sans cesse. Il était onze heures du soir lorsque j'arrivai au sommet des Alpes; l'horizon devenait libre, ma marche régulière. Alors je songeai à souper.

“J'étais à la hauteur de quatre mille six cents mètres; il me fallait forcément continuer mon voyage et gagner le Piémont; je ne voyais devant moi que le chaos, et ma descente dans ces parages était impossible. Après avoir soupé j'eus l'idée de jeter ma bouteille vide au milieu de ces neiges, afin que si un jour quelque hardi voyageur venait à faire une ascension sur ce pic, il pût trouver un vestige qui fit croire qu'un autre avant lui avait exploré ces régions vierges de tout habitant.

“A une heure et demie du matin, je me trouvais au-dessus du mont Miso, que je connaissais, l'ayant exploré dans un premier voyage dans le Piémont. Le Pô et la Durance y prennent leur source. Je reconnus la position, et je découvris ces magnifiques plaines. Avant cette certitude, un singulier effet de mirage, produit par la lune sur les neiges et les nuages, aurait pu me faire croire que j'étais en pleine mer. Cependant le vent d'ouest n'avait cessé de souffler, et mes observations précises me démontraient que je ne pouvais être au-dessus de la mer. Les étoiles venaient en aide à ma boussole, et j'apercevais le Mont-Blanc, dont la position m'indiquait avec certitude que j'approchais de Turin. Le Mont-Blanc, que j'avais à ma gauche, à ma hauteur, dominait tous les nuages et ressemblait à un immense bloc de cristal qui scintillait de mille feux.

“A deux heures trois quarts, le Mont-Viso, que j'avais derrière moi, m'indiqua d'une manière certaine que j'étais aux environs de Turin. Je me décidai à descendre; ce que j'effectuai sans aucune difficulté, ayant du lest à ma disposition pour aller plus loin. Je descendis auprès d'une immense ferme; plusieurs chiens de garde m'entourèrent, et ma pelisse me préserva de leurs caresses. Leurs aboiements réveillèrent les paysans, qui furent plus surpris qu'effrayés de ma présence; ils m'ouvrirent, ils constatèrent qu'il était deux heures et demie du matin, que j'étais dans le village de Pion-Forte, près Stubini, à six kilomètres de Turin.

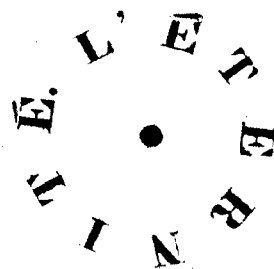
“Je passai la nuit dans la ferme, et, le matin, les paysans m'accompagnèrent chez le maire, qui me délivra un certificat constatant mon arrivée.

“J'arrivai à Turin à neuf heures du matin, après avoir emballé mon ballon et ma nacelle. Je m'empressai d'écrire au gérant du Château-des-Fleurs, pour tirer d'inquiétude ma femme, mes amis et le public marseillais, qui pouvait s'intéresser à moi. Je me rendis ensuite chez M. Bois-le-Comte, ambassadeur français, qui me fit délivrer un passeport, et, à onze heures du matin, j'assistai dans l'église de la Matredi Dio, au service funèbre qui avait lieu en l'honneur de la mort de Charles-Albert. La cérémonie fut suivie d'une revue des gardes nationales. Le soir, j'allai au théâtre d'Argennes; Ligier jouait *Louis XI*. Je pensai malgré moi que la veille, à la même heure, j'étais à cent quarante lieues, au Château-des-Fleurs de Marseille.”

REBUS.



t'1



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Les uns courent après la fortune et elle court après les autres.
Les 1 courent après—la fortune—ET—elle court après—LES AUTRES.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



NINI L'OUVRIERE.

CHANSONNETTE.

Paroles de M. H. GUERIN, — Musique de M. L. CLAPISSON.



Mouvement de Valse.

loco. 8 ---- loco. *f*

Gaiment.

Voi-là Ni - ni l'ou - vri - è - - - re, Ange heureuse à sa ma - niè - -

re, Et pourtant, Dieu le sait bien, Son tra - vail est tout son

ritenuto.

riten. *colla voce.*

bien..... silence. Chantez donc, Chantez fol - - le, A qui tout va

ritenuto.

colla voce.

ritenuto. *a Tempo.* *rall. poco. a poco.* *ff a Tempo.*

tout con - vient ; Bonsoir au tems qui s'en vo - le, Et bon -

colla voce. *rall. poco. a poco.* *a Tempo.*

jour au tems — qui vient! la — la la la la — la la
ff
colla voce. P
ff

la — la la la la — la la
 :||:

Comme la brune hirondelle
 Qui court jaser avec elle,
 Pour l'heure où le jour finit....
 Sous les toits elle a son nid....
 Chantez donc, chantez, folle,
 À qui tout va, tout convient;
 Bonsoir au temps qui s'envole,
 Et bonjour au tems qui vient!
 La la la la la la,
 La la la la la la.

Un gâteau, deux doigts d'eau claire
 De ses repas font l'affaire;
 Son trésor, c'est la santé....
 Son bonheur, c'est la gaité!...
 Chantez donc, chantez, folle,
 À qui tout va, tout convient,
 Bonsoir au tems qui s'envole,
 Et bonjour au tems qui vient!
 La la la la la la,
 La la la la la la.

